LE POUR ET LE CONTRE DE L'INOCULATION

OU

DISSERTATION

SUR LES

OPINIONS DES SCAVANTS ET DU PEULE,

SUR LA

NATURE ET LES EFFETS DE CE REMEDE.

PAR

M. D. T. DE BIENVILLE,
Docteur en Medecine.

à ROTTERDAM.

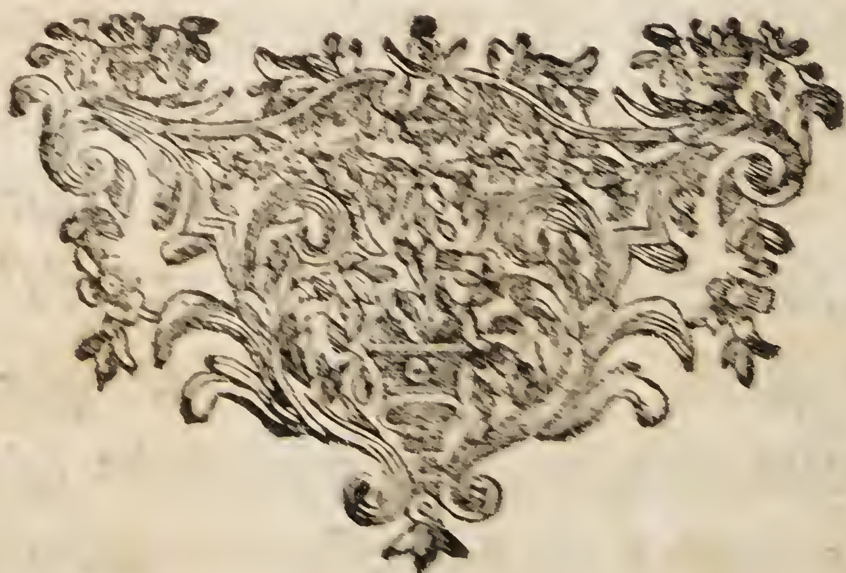
AU

LECTEUR.

IL ſemble ridicule d'oſer encore entreprendre d'écrire ſur une matière autaut rebattue que L'Inoculation. Cela ſeroit vrai s'il n'y avoit rien à dire de nouveau & d'intéreſſant ſur ce ſujet qui tient encore les écoles, & les Hommes Célèbres, diviſés dans leurs opinions.

Mais s'il eſt vrai que par tout, ce qui a été dit jusqu'a ce jour en faveur de L'Inoculation, on n'ait pu s'en former une juſte idée, s'il eſt vrai qu'on n'en aît pû tirer que des réponſee foibles, & nullement décrétoires contre les objections à réſoudre, ſi enfin de tous ces immenſes écrits, on n'a pû tirer des inductions capables

de convaincre de l'Impoſſibilité du retour de la petite Vérole ; lorsque le Virus Variolique à été une fois purgé par une Inoculation bien adminiſtrée, alors on ne pourra trouver mauvais, que je me ſois employé à ces queſtions, qui ſont & qui ont toujours été les ſeules vraiment intéreſſantes, & ſur lesquelles jusqu'à préſent je n'ai trouvé aucune déciſion exempte de doutes & d'objections.





LE POUR ET LE CONTRE DE L'INOCULATION.

Quoiqu' aujourd'hui les Médecins favorables à la Pratique de L'Inoculation ſoient en bien plus grand nombre que ceux qui lui ſont oppoſés, nous voyons cependant que la Multitude des Hommes ſe range avec opiniatreté du coté de ces derniers, & déclame ſouvent avec fureur contre les premiers qu'elle accuſe d'une audace impie, Barbare & contraire aux droits & au repos de la Société. Si ces imputations ſont vrayes, ne le fuſſent elles qu'en partie, il n'eſt point d'ame honnête qui ne doive leur accorder une faveur toute particulière: Si elles ſont abſolument fauſſes, L'homme qui voudra donner quel-

ques marques d'humanité, ſera au moins obilgé d'y être ſenſible.

Les préjugés de la multitude ne détruiſent point des principes ſolides, des conſéquences inconteſtables, & des expériences heureuſes & réitérées, mais ces mêmes prejugés n'en ſeront pas moins reſpectables pour l'Homme Scavant & éclairé, dont la Science ne ſera ni farouche, ni fanatique.

Cette condescendance pour la faibleſſe & les préjugés d'une Société eſt dans l'eſprit de Dieu, & par une ſuite néceſſaire gravée dans le cœur des hommes; ceux donc, qui par une Zèle & des démarches prématurées repandent l'alarme & le trouble parmi eux, deviennent ſans y penſer Prévaricateurs d'un des prémiers points de la Loi Naturelle.

Ces vérités aux quelles, perſonne n'a droit de contredire, annoncent d'avance mon caractére ennemi juré de tout éſprit de parti, elles ſeront l'ame de cet ouvrage, dont elles formeront tout l'intérêt. Je ne ſerai point diffus, mais je n'oublierai rien

de

de ce qui pourra perſuader. Je me flatte d'y réuſſir d'autant plus ſurement que je ne citerai point d'authorités, & que je ne dirai que des choſes, dont tout homme ſentira la répetition dans ſon éſprit & dans ſon cœur.

Que les Partizans de l'Inoculation ne regardent point mon ouvrage comme un tour d'adreſſe d'un critique, qui devient d'autant plus dangereux qu'il careſſe, & fait ſemblant d'approuver l'ennemi qu'il veut détruire. Non; j'oſe aſſurer avec candeur, que je ſuis plus que perſonne dévoué à cette pratique, & m'eû d'un ſincère déſir de la voir univerſellement reçûe. J'en ai ſuivi les opérations & les effets ſous de grands maîtres, je l'ai pratiquée ſeul avec un ſuccès capable de me convaincre par ma propre expérience, enfin, à l'age de quarante trois ans, j'ai été inoculé moi-même au vû & au ſcû d'une des plus Célèbres Academies de la Hollande. Je croi qu'après un tel aveu, dont il ſera aiſé de juſtifier la vérité, il ne ſera point facile de me faire paſſer aux yeux du public

 éclairé

éclairé comme un homme, que l'eſprit de parti a conduit dans cette critique, ſi toutes fois, on veut lui donner ce nom.

De toutes les maladies qui déſolent l'humanité, il n'en eſt point qui tendent plus efficacement à la deſtruction de l'eſpece que la petite Verole ; c'eſt une contagion inévitable, dont les allarmes, les précautions, & même la fuite ſemblent accélerer les attaques, & ſouvent augmenter la malignité.

Ceci n'a pas beſoin d'être appuyé par des preuves & des authorités. Qu'un chacun conſulte là deſſus ſa propre expérience, tous les calculs étrangers qu'on pouroit lui offrir en témoignage, ne vaudront pas celui qu'il poura faire par lui-même des victimes ſans nombre de ſa connoiſſance Immolées a la fureur de cette dangereuſe Epidemie. Ceux dont elle épargne la vie, portent longtems, & ſouvent pour toujours les marques de ſa malignité. Ce n'eſt rien que les taches ineffacables que ſa purulence fœtide & corroſive a gravé ſur la ſurface d'une peau qu'elle a infectée, ce n'eſt

n'eſt encore rien que le delabrement d'une figure, qui, de l'aſſemblage des traits de la beauté eſt dévenue le Siège de la Laideur, & ſouvent d'une Laideur monſtrueuſe: trop heureux quand les principaux organes, & même les plus délicats n'en ſont point affectés.

Cette cruelle ennemie de l'humanité n'admet point de choix dans ſes victimes, elle ne fait exception dés ages, des qualités, du Sexe, du rang, ni des fortunes; elle attaque au berceau, un rejetton unique longtems déſiré, & de la naiſſance duquel on a, à peine, eû le tems de ſe réjouir. Un Vieillard dans une heureuſe décrépitude, a crû depuis longtems avoir Echapé à ſes traits. Il s'eſt plus d'une fois cité a des gens timides comme un exemple, qui prouve que quelques perſonnes ſont exemtes de ſon germe deſtructeur. Il attend en paix & avec réſignation une mort douce qu'il eſperé, & qui doit terminer ſa reſpecter Vieilleſſe. Mais la petite Verole vient tout à coup, l'aſſaillir dans ſa fureur, & trancher inhumainement le peu de jours qui

lui reſtent. Elle jette la déſolation par tout un peuple en lui arrachant un ſouverain, qui lui promettoit une félicité conſtante. Elle accable des epoux fortunés que l'amour & la vertu avoient unis, elle fait rentrer dans le néant des noms auſſi anciens que le monde, & ruïne les fortunes les plus brillantes. Satellite impitoyable de la mort, elle eſt bien plus barbare qu'elle, puisque les effets de ſa rage, ou plu-tôt qu'une partie d'elle même reſte encore à ceux qu'elle n'a pu mettre au tombeau.

Quelle peinture ai-je fait ? Elle n'eſt rien en comparaiſon de celle que je ferois encore, ſi je prenois le tems de développer les idées ſans nombre que me fournit la variété des faits dont j'ai été témoins. Mais ce ſeroit une répetition de choſes qui ſont à la connoiſſance de tout le monde, au moins de ceux qui ont voulu dans le cour de leur vie prèter quelqu'attention aux evenemens. Je crois en avoir aſſés dit pour diſpoſer les eſprits & les cœurs à former des vœux pour que le ciel mette fin à ce fleau qui nous déſole, & dont il eſt d'au-

d'autant plus intéressant de s'occuper, que nous n'en connoissons, ni la mesure, ni le terme.

En effet toutes les autres Maladies Epidemiques dont il a plû au Ciel d'affliger l'humanité depuis l'existence du monde ont dégéneré avec le tems, & enfin ont disparû tout à fait, les unes pour revenir encore dans la révolution des siècles, & d'autres pour ne reparoitre jamais. C'est ainsi que la lepre a infecté l'Italie avant la naissance de Jesus Christ au tems du grand Pompée à son retour de la conquête de la Syrie & de l'Egipte, d'ou ses troupes l'avoient apporté, & qu'en suite elle a disparû d'elle-même jusqu'au dousième Siècle, que les Chrêtiens l'ont encore raporté en Europe, à leur retour des expeditions des Croisades contre les Infidèles. C'est ainsi que le Scorbut a été apporté des régions Septentrionales Voisines de la Mer Baltique, vers la fin du seisième Siècle, & s'est repandu même dans les parties Méridionales de l'Europe où il est a présent presqu' inconnu, exceptés des Voyageurs

qui

qui vont gagner cette maladie dans les Païs
où elle est endemique. C'est ainsi que su
la fin du sieizième Siècle on a vu en Po
logne des pustules cutanées gagner la par-
tie chevelue de la tête, & resister aux re-
medes les mieux entendus. C'est ainsi que
le rachitis, ou retraction & amaigrissement
des membres, maladie si funeste aux pe-
tits enfants, s'est fait counoître vers l'An
1640 dans la partie Occidentale de l'An-
gleterre, d'où sa contagion s'est bien-tôt
répandûe dans le reste du Royaume, &
delà par toute l'Europe, dont nous espé-
rons voir bien tót la fin, parce qu'elle de-
vient plus rare, & que les accidens en
sont moins opiniatres. C'est enfin par la
même raison, que nous osons aussi nous
flater que le fleau de la grosse Verole, si
bien mérité qu'il soit, disparoîtra enfin
tout a fait; parceque nous voyons que les
symptomes les plus effrayans qui l'ont ac-
compagné dans sa naissance, sont entiere-
rement évanouis, & que les accidens qui
leur ont succedé sont devenûs moins con
siderables, & s'adoucissent de jour en jour

fasse

faſſe le Ciel, que le débordement des hommes, qui ſemble augmenter en meſure que la colère divine paroît vouloir s'appaiſer, ne s'oppoſe pas à leur entière deſtruction, ou plustôt n'en rappelle pas toute la fureur.

Mais la petite Verole ne nous promet encore aucun adouciſſement, ſes relaches trompeurs & de peu de durée ſemblent être un repos qui lui donne de nouvelles forces pour venir aſſaillir l'humanitè, & la déſoler avec plus de rage qu'auparavant. Cette contagion qui dure depuis près dix Siècles, n'eſt pas une Epidemie propre à un coin de la terre, ou ſeulement à quelques contrées. Tout l'ancien monde infecté, en a porté le poiſon dans le nouveau en échange de ſon Or, & d'un mal honteux également contagieux mais infiniment moins deſtructeur.

Ce n'eſt poin ici le lieu de parler plus au long de la petite Verole, nous ferions d'inutiles efforts pour fixer bien au juſte l'Epoque de ſa naiſſance, nous laiſſerons cette diſcuſſion aux recherches des curieux ſcru-

ſcrutateurs de l'antiquité, qui jusqu'a préſent n'ont point été fructueuſes, & qui par conſequent ne nous promettent pas un grand ſuccès de la part de ceux qui voudront à leur exemple garnir nos Bibliotheques de Diſſertations Volumineuſes, dont nous admirerons le Scavantisme, mais qui nous tiendront toujours dans le cercle vicieux des ſimples conjectures.

Si la partie Hiſtorique de l'Epoque de la naiſſance de la petite Verole, ne nous laiſſe que des doutes, nous pouvons auſſi aſſurer que tous ceux qui ſe ſont occupés à l'analiſer phiſiquement, ne nous ont donné que des probabilités. En effet comment établir la nature d'un venin, dont on ne connoit ni la forme, ni la texture des particules dont ſa ſubſtance eſt compoſée.

Au reſte ces conſidérations comme je l'ai dejà dit, ſont abſolument étrangées au bût que je me ſuis propoſé dans cet ouvrage qui n'eſt point de rendre compte les faits Hiſtoriques concernant la naiſſance & les progrès de la petite Verole, ni d'expli-

pliquer la Volatilité & la corrosion des particules qui la composent, mais bien d'Etablir son existence universelle dans tous les mondes connûs, & les effets meurtriers qui la rendent le plus redoutable de tous les fléaux.

C'est à quoi je pense avoir suffisamment réussi, d'ou je tire le droit de conclure que l'humanité entière doit s'occuper à trouver les moyens les plus efficaces soit pour la dèstruction entière de ce mal, soit au moins pour en adoucir les effets, & en diminuer la contagion. Ces moyens une fois connûs exigent de la part de chaque membre de la société une docilité, à laquelle on ne peut se soustraire sans se rendre coupable du plus grand crime qui puisse se commettre contre ses loix.

La recherche de ces moyens est d'une obligation plus indispensable pour les hommes éclairés, & surtout pour ceux qui se sont engagé par état à veiller d'une façon toute particulière à la conservation de l'Economie Animale, soit en prévenant les désordres qui peuvent s'y commettre, soit

en réparant ceux qui y ſont dejà faits. Il eſt aiſé de comprendre que j'entends parler des Medecins. Eſt il à croire que depuis plus de dix Siècles, ces hommes qui ſe ſont occupés ſi tendrement à ſoulager l'humanité dans toutes les Epidemies qui ont regné jusqu'à ce jour, ſoients reſté dans une inaction Barbare & criminelle pour la petite Vérole; eſt il auſſi à croire d'un autre côté, que ſi les récherches de tant d'hommes fameux qui ont exiſté dans la ſuite de tant de Siècles ont enfin été fructueuſes, ſi les travaux de tant d'autres qui vivent parmis nous, également récommandables par l'étendue de leurs connoiſſance, & la plus pure probité ont perfectionné les mêmes récherches, au point de pouvoir nous dire d'un ton auſſi ferme que dèsintéreſſé, qu'enfin il a plû à la providence d'inſpirer les moyens ſi non de déſtruire la maladie au moins d'en prévenir les funeſtes & inévitables effets? Quel ſera l'homme aſſés déraiſonable qui oſera réfuſer je ne dis pas une adhéſion aveugle à une découverte d'une ſi haute importance, mais

mais au moins l'éxamen le plus réflechi, à une assertion de la vérité de laquelle dépend le repos du monde entier.

Les personnes qui me suivront, verront que mes conséquences toutes véhémentes qu'elles paroissent du prémier coup d'œil, ne sont point excessives. En effet cette assertion exige l'éxamen que je demende, soit par sa naturë, soit par le respect qu'on doit à ses Autheurs, soit enfin (ce qui est plus décrétoire encore) par l'interêt personel de ceux à qui elle s'adresse.

1° Par sa Nature, car elle ne promet rien moins que la consolation & le repos de l'univers entier, & de chaque particulier qui en occupe la vaste étendue. Elle n'est point vaine, car elle est fondée sur les expériences heureuses & multipliées; elle n'est ni dispendieuse, ni laborieuse pour en faire l'éxamen: car le plus pauvre est assés riche pour les frais que cela exige, & l'homme ou la femme les moins intelligens, peuvent sans le secours de qui que ce soit exécuter l'Opération qu'elle demende, & en vérifier le succès par leurs

propre expérience. Ainſi, le défaut d'éxamen eſt d'autant plus criminel, qu'on ne peut y oppoſer aucun défaut de moyen, ni de l'éſprit, ni de l'adreſſe, ni de l'aiſance.

2°. Cette aſſertion mérite cet éxamen par le reſpect qui eſt dû à ſes Auteurs, j'ajouterois même à ſes Approbateurs. Quel eſt l'homme tel vil qu'il puiſſe être qui s'élevant au milieu d'une Ville affligée par un fléau qui moiſſone le quart de ſes habitans, annonceroit un moyen d'en préſerver les citoyens, cet homme fut-il l'objet du mépris & même de l'indignation publique, ne ſe verroit-il pas en un inſtant environné de la multitude jalouſe de connoître au plus tôt une choſe auſſi intéreſſante. Te ridicule que fut le remede propoſé, ſi ce homme pouvoit en juſtifier le ſuccès pa l'expérience de pluſieurs Villes Voiſines ſi à cela il joignoit la généroſité d'en dévoiler le miſtère, qui oſeroit le prémier s'oppoſer à l'exécution. Nous ne voyons que trop tous les jours, (& je le dis a la hont d'un Siècle auſſi éclairé que le nôtre) no

de

des hommes vils annoncer des choſes utiles, que les gens reſpectables adopteroient ſans prendre garde à l'impureté de leurs ſource; mais des Impoſteurs effrontés préconiſer un prétendu ſpécifique, qu'ils tiennent ſous le voile impénétrable du miſtère, s'attirer avec une rapidité ſurprenante la confiance du public, toujours auſſi facile à recevoir le mal qu'il ne connoit pas, qu'indocile à ſe prêter au bien qu'on lui propoſe. Combien de gens uſent encore aujourd'hui de poiſons Lents qu'ils prennent ſous l'enveloppe d'un ſpécifique orné des circonſtances les plus ſéduiſantes & les plus extraordinaires, & doué d'effets prodigieux, mais impoſſibles, parce qu'ils ſont contradictoires; cependant on les prend avec une confiance qu'on refuſeroit quelques fois à l'Ami le plus éclairé & le plus tendre. On les prend ſans examen, puiſque le ſécret en eſt inconnu, ſans égard pour leurs Autheurs, gens ordinairement ſans aucune eſpèce de connoiſſance, & incapables d'en acquerir, gens vils par la naiſſance & l'éducation, quelques fois cri-

 mi-

minels, ou capables de le dévenir ſi la fortune ne les avoit pourvû d'un moyen de couper les bourſes, ſans s'expoſer à l'Echaffaut. Qu'on paſſe cette disgreſſion au juſte reſſentiment que m'ont inſpiré les événemens tragiques & multipliés que j'ai vû ſucceder à la confiance qu'on a eû dans les prétendus ſpécifiques; mais j'ajoute encore que cette confiance ne peut être juſtifiée par l'authorité. Car ceux qni ſont faits pour en donner aux nouveaux remedes, les ſuivent dans leur naiſſance pour en voir les effets, & ſont bien-tôt forcés de déclamer contre eux, & d'avertir les hommes de leur danger. Mais l'aſſertion dont il eſt ici queſtion, porte un caractère bien différent, par rapport a ſes Autheurs. En effet ce ſont des perſonnes diſtinguées par leur état du commun de la Société, douées des connoiſſances les plus utiles, & les plns précieuſes, capables de les perfectionner & d'en acquérir tous les jours des nouvelles. Ce ſont des hommes deſtinés par état à pourvoir à la conſervation de chaque individu, & à détourner tout ce qui pour-

pourroit lui être nuisible, ce sont des Academiciens Illustres qui ont déjâ mérité par des découvertes intéressantes la protection de l'état, & la réconnoissance publique Ce sont des génies superieurs, consommés dans l'étude de la nature, des Observateurs dèsintéressés qui découvrent avec la plus généreuse sincérité les lumières qu'ils doivent à l'expérience. S'il étoit nécessaire de donner à tout cela un nouveau poids, j'inviterois à faire attention aux qualités Eminentes de leurs Approbateurs. Je citerois des têtes qui gouvernent les Empires les Royaumes & les Républiques, je nommerois les Docteurs de toutes les Nations, de toutes les Sciences & Réligions, & l'on seroit au moins forcé de convenir, que quand même l'assertion seroit absolument ridicule, elle mériteroit encore l'Examen le plus sérieux, ne fut ce qu'a cause de la célebrité de ses Sectateurs.

3°. Mais j'ajoute enfin qu'elle le mérite encore plus par l'intérêt des personnes à qui elle s'adresse. En effet; ce sont des malades auxquels on propose les remedes

les plus faciles & les plus doux, ce ſont des gens déſolés dont on rélève le courage & l'eſpoir. Ce ſont des malheureux qui ſe battent contre les flots, dont ils ſont prets à être ſubmergés, aux quels on offre une planche ſalutaire. Ce ſont enfin des hommes agités par des craintes les plus déſesperantes, dont on veut aſſurer le repos. En un mot c'eſt chaque individû de l'eſpece, continuellement allarmé pour lui même, ou pour ce qu'il a de plus cher au monde, auquel on veut rendre une tranquilité inaltérable.

De tout cela, il réſulte qu'on ne peut ſans un entêtement auſſi inſenſé que criminel rejetter l'Examen qu'on exige, & c'eſt auſſi ce que nous allons faire avec toute la candeur & la reflexion poſſible, afin qu'on ne puiſſe nous taxer, ni de négligence, ni de la moindre partialité.

Ce moyen de ſalut eſt l'Inoculation, & tout le monde qui ſera inſtruit & d'un ſens droit, conviendra que tout ce que j'ai dit jusqu'à préſent eſt exactement vrai quant à l'Inoculation conſidérée en elle même, en fai-

faiſant abſtraction de la forme, ou plustôt des infinités de formes qu'on y a employé, & qu'on y employe encore tous les jours, car ſous cette dernière conſidération, on peut dire qu'elle exige une discuſſion toute particulière.

L'Inoculation telle qu'on nous l'a préſenté jusqu'à ce jour, n'eſt autre choſe que la tranſplantation de la petite Vérole d'un ſujet à un autre. Ainſi quand on entend dire dans le monde qu'on a Inoculé quelqu'un, on comprend d'abord qu'on lui a donné une maladie qu'il n'avoit pas, pour en prévenir une qu'il n'auroit peut être jamais eûe. Voilà l'Idée commune qu'on s'en forme, & j'avoûe avec les perſonnes qui ſont épouvantées du ſeul nom de ce remede, qu'elles ſeroient aſſés fondées dans leurs craintes, ſi l'opinion commune n'étoit abſolument fauſſe.

C'eſt ſur la fragilité de cette Hypotèſe, que ſe ſont établies les notions communes qu'on a pris de l'Inoculation, & qui lui à fait donner par les Perſonnes de l'Art des qualités fort impropres, & par les Peuples

des noms ridicules & effrayants. Delà les erreurs qui se sont multipliées jusques à présent sur cette opération, delà les craintes qui ont aliéné tant d'esprits, & enfanté un nombre de conséquences aussi bisares qu'excessives qui ont revolté presque tout le monde, & ont en effet transformé ce remede qui ne peut sous aucun aspect être regardé, ni en lui même, ni dans ses effets comme une maladie, en un moyen Barbare & dénaturé, digne de l'aversion publique.

En effet détruire l'heureuse Harmonie qui regne dans un corps Sain, qui jouit de la santé la plus brillante, c'est au premier coup d'œil présenter la chose du monde la moins licite, la plus audacieuse, & par conséquent la plus criminelle. Excuser cette démarche en disant qu'on prétend en occasionnant cette maladie, en évite une qui peut être existera, mais qui peut aussi très bien n'exister jamais, c'est une inconséquence affreuse, dont on ne peut soutenir l'idée.

On doit cependant avouer que les personnes qui ne sont point faites pour appro-

fon

fondir, n'ont pû comprendre autre chose de tous les écrits qui ont parû jusqn'à ce jour, dans lesquels par des accords peu consequens à la nature de l'Inoculation, on a laissé un champ trop vaste aux interprétations qui ont donné l'existence à une infinité de raisonnements faux, qui semblent couler comme de source des principes posés par les Apologistes même de l'Inoculation, & dans lesquels on trouve au moins un fondement raisonnable d'appréhensions que les raisons les plus solides & même appuyées de l'expérience ont toutes les peines du monde à détruire.

Il est des matières ou on ne peut être trop précis, & d'autres ou il faut nécessairement s'abandonner aux longueurs de la description, à cause des grands dévelopemens qu'elles exigent; mais dans l'un & l'autre cas, on ne peut prendre trop de précaution pour parer au danger de laisser le moindre subterfuge à l'équivoque, ou à la mauvaise foy.

Les hommes même éclairés peuvent bien par une suite des faux principes éclos de

cette equivoque, ou de cette mauvaiſe ſoy tomber, & ſe maintenir dans des conſéquences erronnées, dont toute l'erreur doit être attribuée aux prémiers Autheurs des faux principes, qui ont donné lieu à l'équivoque par l'irrégularité de leur methode, ou le peu de précision dans les raports, deſorte qu'on peut dire avec juſtice que ces deux défauts, ſoit dans les définitions, ſoit dans les explications du traitement du Virus Variolique par l'Inoculation, ont ſeuls fait naître & perfectionné les Préjugés.

Quánt les Préjugés ſont arrivés à un certain point, il eſt difficile de les ruiner. Semblables à ces fantomes que la timidité d'une tradition a transformé en véritables monſtres, dont perſonne n'a la hardieſſe de s'approcher le prémier, ils exiſtent dans la mémoire des hommes, dont ils obſcurciſſent le jugement & dégradent le courage: il faut enfin un Héros pour approcher ce monſtre fantastique, qui humilie ſa bravoure, en ne lui offrant que la vanité d'une ombre.

On

On peut dire que cette comparaiſon convient parfaitement aux Préjugés qui exiſtent (encore généralement) parmi les hommes au ſujet de l'Inoculation. Pour les en guérir, il faut leur mettre ſous les yeux le fantome qui s'evanouira. Il faut leur repréſenter l'Inoculation telle qu'elle eſt en elle même, & non telle que la crainte & l'erreur l'ont figurée à leur imagination épouvantée, & ce ne peut être que par une deſcription vraye & ſincère puiſée dans la nature même, dénuée de toute authoritè & dont chacun ſentira la vérité dans ſon ame, qu'on pourra enfin ſe perſuader que jusqu'à préſent, on s'eſt épouvanté de l'ombre d'une choſe à l'excellence de laquelle on auroit univerſellement applaudi ſi on l'avoit préſenté avec les couleurs qui lui ſont propres.

De tout celà il eſt aiſé de conclure que je ne perds point de vûe, ma prémière propoſition qui blâme & accuſe de fauſſeté la définition connûe jusqu'à ce jour de la transplantation du pus Variolique, & afin que le Lecteur puiſſe être à portée de la ſuivre avec moi dans toutes ſes parties, il con-

convient de la remettre ſous ſes yeux. Elle eſt univoque par rapport à ſes Autheurs, qui diſent tous, que l'Inoculation eſt *l'Inſertion d'un Levain Mortiſique dans un corps ſain.*

Le prémièr Membre de cette définition eſt faux, car un Levain Morbifique donne néceſſairement une maladie dans le corps ou il eſt introduit, hors l'expérience nous prouve depuis longtems que l'inſertion du pus Variolique, même repetée jusqu'à 4 & cinq fois ſur certains ſujets n'a pû leur procurer une maladie ni même la plus legere indispoſition, par conſequent il n'eſt pas généralement vrai que l'Inoculation ſoit l'inſertion d'un Levain Morbiſique. Quant à la prémière partie de mon raiſonnement, quoi qu'elle porte avec elle la plus graude evidence, je ne veux pas cependant la laiſſer ſans preuve.

Tout le monde ſcait avec quelle rapidité & quelle ſureté un Levain Morbifique marié à quelque particule du ſang par telle operation que ce ſoit eſt emporté dans la circulation & en change en peu de tems toute la maſſe qu'il met en fermentation & en

en activité, & dont il n'opere que trop ſouvent la diſſolution totale, lorsque le Venin a fatigué ſes forces, & ſon activité; & qu'il a détruit les principes capables de le dégager en tout ou au moins en plus grande partie des corps héterogenes & vicieux qui ont attaqué la pureté de ſa ſubſtance. On ne conçoit pas que ce travail, cette fermentation, ce combat inteſtin puiſſe ſe faire ſans une maladie plus ou moins ſenſible; on ne peut donc concevoir par la même raiſon, que le pus, que le Venin, que le ferment qui a donné lieu à cette fermentation, à ce travail à ce combat inteſtin, ne ſoit vicieux par lui même, qu'il ne ſoit un Venin, qu'il ne ſoit enfin par ſa nature un Levain réellement Morbifique quand il ne manque jamais ſon effet. Mais il eſt evident par des expériences connues & reïtérées que ſouvent le pus Variolique, ne produit aucune des alterations, aucun des combats ſenſibles ou peu ſenſibles, dont nous venons de parler; par conſéquent il eſt evident qu'il n'eſt point morbifique de ſa nature. Par conſequent le prémièr Membre

bre de la définition eſt faux dans ſa Généralité, mais j'ajouterai par la ſuite quelque choſe de plus fort, car je dirai même qu'elle eſt erronnée dans les cas particuliers dans aucun deſquels on ne doit regarder l'Inoculation comme l'Inſertion d'un pus, ou d'un Levain Morbifique, mais ce n'eſt point ici le lieu ; ſuivons la ſeconde partie de nôtre raiſonnement.

Elle n'a beſoin d'aucunes preuves puiſqu'elle eſt abſolument fondée ſur l'expérience. Ceux qui ne voudront pas croire à celle que l'ai acquiſe, ceux qui regarderont ce qu'on dit à ce ſujet dans le public comme des raiſons inſuffiſantes de conviction, n'ont qu'a s'adreſſer aux perſonnages les plus dignes de leur reſpect & de leur confiance, pour peu qu'ils ayent vû des Inoculations, ils ſeront certainement en état de leur témoigner ou plustôt de leur confirmer la vérité que je leur annonce.

A l'égard du ſecond Membre de la définition, je ſuis encore forcé d'en nier la vérité, n'en perdons pas un inſtant les termes de vûe. C'eſt diſent tous les Autheurs

theurs l'inſertion d'un Levain Morbifique *dans un Corps Sain.* *Ce Corps Sain* devient donc tout à la fois l'objet & le ſujet de l'Inoculation, ce qui cependant eſt impoſſible.

En effet comment un Corps Sain peutil être l'objet de l'Inoculation? Pour répondre à cette queſtion il faut ſçavoir quel eſt le but qu'on ſe propoſe en Inoculant un homme, c'eſt de le guérir, de quoi? D'un Vice qu'il porte dans lui même, & qui l'expoſe tous les jours, non ſeulement aux criſes les plus douloureuſes & les plus cruelles, mais même à la perte de la Vie. Poura t-on de bonne foi reconnoître pour un Corps Sain celui dans lequel ſe trouve un Vice auſſi eſſentiel. Hors le Corps qui devient l'objet de l'Inoculation, doit être ſi peu Sain, que quand cela arrive, il n'en eſt l'objet qu'accidentelement quant à l'exrieur de l'opération, & non réellement quant aux effets, ce que j'ai ſuffiſamment démontré.

Un Corps Sain ne peut pas être non plus par les mêmes raiſons & pas bien d'autres qu'il

qu'il ſeroit trop long de déduire, le ſujet de l'Inoculation, ni par l'opération en elle-même, ni dans l'intention de celui qui opère. 1°. Par *l'Opération en elle-même*, car ſi le ſujet eſt Sain, il n'eſſuyera aucune effet de l'Opération. 2°. *ni par l'Intention de celui qui opere*, car le motif qui le détermine à cette Opération, c'eſt la deſtruction d'un Vice exiſtant dans le ſujet. On me dira peut être qu'un Homme eſt fort Sain, quoiqu'il porte le germe d'un Virus Variolique, & que c'eſt une pure ſubtilité de ſuppoſer un homme malade qui jouit de la ſanté la plus déſirable, ſous le vain prétexte, qu'il eſſuyera une maladie dangereuſe dans dix ou 20 ans. Je répondrai à cela en demendant ſi un homme mordu d'un chien enragé, doit être regardé comme un Homme fort Sain, parceque le Virus de l'Hydrophobie reſte caché & ſans aucun effet pendant de longues années. Je demanderai ſi quelqun infecté d'un Virus Vérolique peut-être regardé comme jouiſſant de la ſanté, parceque le Virus ne s'eſt point encore manifeſté par des evenemens facheux.

Com-

comme perſonne de bon ſens n'oſera prendre le parti de l'affirmative ſur ces deux queſtions, Je ne crois pas que l'objection propoſée mérite ni par elle-même, ni par rapport aux Lecteurs la plus légere conſidération.

Cependant pour en démontrer plus évidemment la futilité, il n'y a qu'à refléchir un moment ſur les conditions d'une bonne ſanté. Je ne parlerai point de celles que les Phyſiologiſtes exigent, parceque cela nous conduiroit à des détails ou le Lecteur pourroit quelques fois ſe trouver embaraſſé; mais de celles qui ſont à la connoiſſance de tous les hommes, de ſorte que le moins inſtruit d'entre eux, puiſſe convenir que ces conditions ſont eſſentielles.

Ainſi je ſuppoſe qu'on demende à un Payſan par exemple ce qu'il faut pour conſtituer un homme en bonne ſanté, il répondra certainement qu'il faut que le Corps n'ait aucun Vice extérieur, ni intérieur; pourquoi répond il cela, ce n'eſt point qu'il ait jamais lû l'axiome moral, qui dit,

que (a) *le bon vient d'un assemblage parfait & complet dans toutes ses parties, le mal au contraire est produit par le moindre défaut.* Non il n'a certainement jamais entendu parler de cet axiome aussi vrai par raport au Physique qu'au Moral. Il ne fait donc que s'abandonner à la droiture de son cœur, dans lequel ainsi que dans tous les autres sont gravées les prémières & grandes vérités qui existeront toujours malgré les vains efforts de quelques esprits faibles pour les couvrir des nuages de l'équivoque ou du mensonge.

Hors puis qu'un corps Sain ne peut être à aucuns égards, ni l'objet, ni le sujet de l'Inoculation, puis qu'on ne peut appeller le pus Variolique un Levain Morbifique par lui même, il s'ensuivra delà qu'on n'a point connû jusqu'à présent la véritable nature de cette Insertion, que la définition qu'on en a donné, est absolument fausse, que dans cette qualité elle n'a pu produire que

(a) Bonum ex integrâ causâ: malum autem ex quolibet dèfectu.

que des erreurs, & que ſi ces erreurs ont rallenti dans bien des occaſions, & rallentiſſent encore aujourd'hui les progrès d'un préſervatif auſſi excellent; les Inoculateurs ſeuls doivent s'en attribuer toute la faute.

A des conſéquences auſſi juſtes, je ne puis m'empecher de joindre une reflexion qui a été un des principaux motifs qui m'ont déterminé a traiter cette matière; c'eſt qu'on a bien plus de raiſons de ſe louer de la docilité d'une petite portion d'hommes qui ſe ſont ſoumis à ſubir le ſort de cette opération, qu'on n'a ſujet de déclamer contre l'aveuglement du plus grand nombre qui a refuſé conſtamment de s'y ſoumettre. Car il faut que ceux qui ſe ſont decidé, l'ayent fait, ou par l'effort de la plus haute confiance, ou bien ayent été ſubjugués par la force du même raiſonnement que nous faiſons aujourd'hui. Sans ces deux conſidérations, on ne pourra blâmer ceux qui les ont taxé de la plus haute folie.

En effet quel eſt l'homme en bonne ſanté qui voudra par précaution uſer d'un

remede désagréable, & qui doit au moins l'altérer pendant un jour. Le Médecin qui osera le lui proposer sera regardé comme un praticien ridicule, si toutes fois on lui fait la grace de ne point le taxer de mauvaise foy, car le plus ignorant sçait qu'on n'use des remedes de précaution que pour prévenir une maladie dont le germe se manifeste dejà sous le voile trompeur d'une santé apparente, & encore pour s'y déterminer, il faut que les signes n'en soient point Equivoques. Mais combien a plus forte raison cet homme qui se porte bien croira-t-il qu'on se mocque Evidemment de lui, si après être convenù qu'il jouit de la santé la plus heureuse, on l'engageoit à recevoir dans son corps une maladie réelle qui doit lui en faire perdre l'heureux equilibre, qui doit lui donner un Levain capable de faire essuyer à tout son sang qui circule paisiblement dans ses veines, la fermentation la plus générale & la plus laborieuse; qui doit déranger l'economie animale au point d'en troubler toutes les fonctions; qui le tiendra pendant longtems à

un

un régime fade & ennuyeux, & dont il eſt enfin poſſible qu'après tout cela il perde la vie. Cet homme à qui un Médecin tiendra un pareil langage, n'aura-t-il pas droit de le regarder comme un fol a lier digne de la plus grande compaſſion, ou comme un Impoſteur qu'il eſt intéreſſant de faire connoître à l'humanité entière comme un digne objet de la haine & de la perſécution du public.

Mais ce n'eſt point aſſés d'avoir démontré que les Inoculateurs ſe ſont trompé dans leur dèfinition, dont j'ai prouvé la fauſſeté, ſoit dans chacune de ſes parties, ſoit dans ſa totalité; il faut encore qu'ils nous accordent que leurs conſéquences même, les moins immédiates de leurs principes ſont également fauſſes, & ne peuvent préſenter que des idées abſolument déſavantageuſes à la pratique de l'Inoculation. Car après avoir prononcé en ſa faveur tout ce que le raiſonnement inſpire de plus fort, de plus ſéduiſant, ils réſument fauſſement. *On doit donc regarder l'Inſertion Variolique comme une maladie donnée exprès*: à ceux qui trou-

vent trop de dureté dans ces termes, ils répondent toujours avec la même inconséquence: " qu'à la verité c'est une mala-
„ die, mais qu'elle est si legère, si peu
„ dangereuse, qu'on doit volontiers s'y
„ soumettre pour eû eviter une bien plus
„ sérieuse, que cependant cette maladie si
„ legère qu'on la suppose est dans la possi-
„ bilité de courir l'Evenement des acci-
„ dens les plus affreux & même de la mort."
A cela on leur replique, pour quoi donc voulés vous, que moi qui me porte très bien, j'aille courir les risques de me rendre malade, & peut être jusqu'au point d'en mourir, car si un dans dix mille y est seulement exposé par la nature du mal, je peux être l'infortunée victime qui subira ce sort. On accorde quatre choses également fausses qui résultent de la réplique, la prémière qu'il se porte bien, & comment oseroit-on la lui disputer, puisque le fondement de leur doctrine est qu'il faut un corps sain; la seconde qu'on va lui donner une maladie par l'insertion; la troisième qu'il peut mourir de cette prétendue

mala-

maladie, la quatrième enfin que cette mort peut être une ſuite naturelle du mal qu'on propoſe.

Mais autre difficulté de la part du ſujet qu'on veut inoculer. " Comment me ré-
„ ſoudre à recevoir un mal certain pour
„ en éviter un que je n'aurai peut être ja-
„ mais, ou bien s'il arrive, il pourra être
„ revetu des même caracteres de douceur
„ & de benignité, que vous me forcés
„ d'accorder au mal que vous voulez me
„ faire recevoir. "

Les Inoculateurs ſont trop dans leurs principes pour ne point accorder que c'eſt un mal, puiſque ſuivant leur définition c'eſt *un Levain Morbifique.* Cependant on a vû combien cela eſt faux, mais ils appaiſent la crainte & le ſcrupule en appuyant ſur la douceur & la légèreté de ce mal, qui à peine en mérite le nom. Quelle inconſéquence: peuvent-ils donner le nom de doux, de légèr, a un mal, qui ſelon l'aveu qu'ils viennent de faire tout à l'heure, peut par ſa nature produire des accidens de la plus grande conſéquence, & même la mort.

Mais *ce mal eſt pour en éviter un que je n'aurai peut être jamais:* à ce ſecond membre de la difficulté, on répond au moins principal, & on laiſſe paſſer ce qui eſt le plus eſſentiel. Le moins principal eſt l'Incertitude du mal, on fait voir combien ce mal eſt a craindre pour chaque individu, à cauſe de ſa généralité, dont un ſur cent n'eſt quelques fois pas excepté; que par conſéquent le danger étant moralement ſûr, il eſt aſſés à craindre pour qu'une perſonne prudente cherche les moyens raiſonnables de s'en garantir. Voilà ce que j'appelle réſoudre la partie accidentelle d'une propoſition, c'eſt à dire dont le ſens ou ne fait rien au fond de la queſtion, ou la laiſſe toujours dans ſa même force. Mais la partie eſſentielle qu'on laiſſe paſſer, eſt préciſément le fort de la difficulté: c'eſt de ſçavoir ſi l'Inſertion Variolique eſt un mal certain pour en éviter un qui peut être, n'exiſtera jamais.

En bonne logique laiſſer paſſer une difficulté, c'eſt n'en vouloir ſoutenir l'affirmative

tive, ni la negative, parce qu'on la regarde comme peu importante à la Theſe qu'on defend. Je demende ſi celleci peut être traitée ſur ce pié là. Non aſſurément, car elle eſt ſi importante à la Theſe, qu'elle en eſt elle même une partie des plus intéresſantes.

En effet l'Inoculation, en occordant pour un moment qu'elle ſoit un Levain Morbifique, eſt ſi peu un mal certain que comme nous l'avons dejà dit, on la voit tous les jours employer jusqu'à 4 & cincq fois ſans procurer au ſujet Sain qu'on opère le moindre accident morbifique, ni la plus légère altération. C'eſt ſi peu l'intention de l'opération & de l'Opérateur de prévenir un mal qui peut être, n'exiſtera jamais, que dans le cas ou le Virus Variolique ne ſe rencontre pas dans le ſujet qu'on opère, l'Inoculation reſte ſans aucun effet, & que dans celui ou il ſeroit poſſible à l'Inoculateur de prévoir la non exiſtence du Virus, & par conſequent la maladie qui n'exiſtera jamais, parce qu'il y a un obſtacle phyſique & perpétuel à ſon exîſtence;

certainement il n'auroit point la folie d'opérer ſur un être de raiſon.

De tout ce que je viens de dire, on n'a certainement rien à conclure contre l'excellence de l'Inoculation, mais bien contre les déguiſemens ſous lesquels ceux qui l'ont préconiſée les prémiers l'ont fait paroître dans le monde. Tous lui ont rendu juſtice, tous en ont loué l'excellence, mais tous on dit ce qu'elle n'etoit pas, & ſemblent là-deſſus s'être donné le mot; de là le fantome qui jette l'allarme: ce qui ne ſeroit ſurement pas arrivé, ſi on l'avoit préſentée telle qu'elle eſt en elle même, c'eſt-à-dire comme un remede ſimple & innocent, dont la Providence a permis qu'on fit la découverte pour guérir une Epidemie qui déſole le genre humain. Remede qui n'eſt point une maladie, mais qui en attaque une des plus à craindre. Remede qui ſuppoſe par conſéquent un ſujet eſſentiellement privé de la ſanté, puis qu'il a pour objet d'annéantir un vice qui altere néceſſairement l'heureuſe harmonie de ſon tempérament, l'ordre des fonctions

de

de ſon exiſtence, & dont les cruels effets ſont très ſouvent del'annéantir. Remede d'autant plus ſimple quil eſt puiſé dans la nature, à la quelle ſeule on en doit l'heureuſe & importante découverte. Remede qu'on peut ſuppoſer auſſi ancien que la maladie elle même, puis qu'il n'eſt pas plus poſſible de fixer l'origine de l'un que de l'autre. Antidote précieux qui ſe trouve dans le mal même qu'il doit guérir, & enſuite a le pouvoir de ſe reproduire lui même jusqu'à l'infini, ſans rien diminuer de ſon activité ni de ſa force. Découverte importante, qui doit être éternellement l'objet de la gratitude & de l'admiration des hommes. Découverte humiliante pour les ſublimes Obſervateurs, & les Gens conſommées dans l'art de connoître les Vices de l'humanité & d'y porter remede, car elle n'eſt point dûe à leurs ſçavantes recherces. Ils n'en doivent être regardés que comme les ſecond Aueturs.

La nature ſimple a choiſi des hommes groſſiers, mais ſimples comme elle, pour leur dévoiler ce grand ſecret. Ils en ont

uſé

uſé avec la même ſimplicité, qu'il leur a été tranſmis. Il n'a pas plus excité d'admiration parmi eux, que la choſe du monde qui eſt la plus dans l'ordre de la nature. Semblables à ces inſulaires qui jouent indifferemment avec l'or, qui brille ſur leurs rivages ſans en être eblouis, ils ont bien plus lieu d'être etonnés de nôtre ſurpriſe, que nous ne le ſommes nous même d'avoir ignoré ſi longtems un thréſor, dont la poſſeſſion nous étoit commune avec eux. Nous les traittons de Gens groſſiers. Quels noms nous donneroient-ils, ſi la nature qui les traite d'ailleurs avec tant de préférence les inſtruiſoit à nous répondre.

Au reſte quels noms croyons nous qu'ils devroient nous donner encore, s'ils apprenoient qu'enfin grace à leurs lumières & à leurs exemples nous poſſedons ce Thréſor, mais comme ne le Poſſédans pas, qu'aulieu d'être parmi nous une ſource de conſolations & de paix, il eſt une cauſe perpetuelle de diſcordes, & d'allarmes. Que ce Thréſor qui eſt en nôtre pouvoir, n'a pu nous procurer encore les avantages, ni les

les délices de la jouiſſance, parceque ceux qui l'ont connû les prémiers, au lieu de nous le transmettre comme un don précieux & ineſtimable, nous l'ont au contraire fait paſſer comme une boëte à pandore, qui ne devoit s'ouvrir que pour cauſer la déſolation du Genre humain.

En effet ces hommes tels groſſiers qu'on les ſuppoſe l'ont été beaucoup moins que nous dans ce qui concerne l'Inoculation: car ils l'ont reçu comme un remede naturel, & l'ont transmis de meme à leurs Descendans, qui l'enviſagent toujours ſous le même aſpect parce que les effets s'en ſont toujours ſoutenûs, conſtans & uniformes, ainſique leur méthode. Au contraire ſes prémiers Autheurs en occident, l'ont dabord regardé comme un *mal*, & ſi bien *un mal* qu'ils ons dit que c'en étoit un *donné exprès à un Corps Sain.* Voilà le déguiſement, voilà le ſimulacre qui a ſi longtems caché la vérité aux Gens qui ne raiſonnent pas; je laiſſe au Lecteur d'en imaginer le nombre. C'eſt cependant le déguiſement ſous lequel on a fait paſſer l'Inocu-

lation

lation à la poſtérité, & c'eſt ce ſimulacre qui nous Epouvante encore, & nous dérobe la vraye connoiſſance de ſa nature.

Mais quelle inconſtance dans la méthode, quelles variétés, quelles erreurs, quels entêtemens dans les opiuions, quelle temérité & quelle négligence dans les moyens, quel choix enfin dans les ſujets. C'eſt ce que nous discuterons par la ſuite avec autant de préciſion & de brieveté que l'exigent les bornesde cet ouvrage, car pour en donner un détail bien circonſtancié, il faudroit autant de Volumes qu'en ont enfanté les querelles les plus importantes des Religions & des Etats.

Dans ce moment pour ne point nous écarter de l'ordre que nous nous ſommes préſcrits, nous allons faire ſuccéder à l'image & à l'ombre Effrayante de l'Inoculation, l'Inoculation elle-même telle qu'elle eſt, c'eſt à-dire qu'un menſonge révoltant, va faire place à la vérité la plus conſolante.

L'Inoculation n'eſt donc pas un mal, mais au contraire un remede très doux &

très

très Salutaire ; ou plustôt *une Opération, par laquelle on insinue dans le Sang une matière propre à détruire spécifiquement le Virus Variolique.*

Cette Opération porte improprement le nom d'Inoculation, qui signifie l'action par laquelle on greffe un arbre. Car il n'est point question ici, ni allegoriquement, ni dans le sens litteral de hanter la petite Vérole, mais au contraire de la détruire. Le nom d'Insertion de la petite Verole, ne lui convient pas mieux, car on n'insere point la maladie, mais son remede. Les grands termes de transplantation, & d'émanation dont quelques uns l'ont appellé sont si insoutenables que nous ne perdrons pas même le tems à les critiquer.

Quoique le terme d'Inoculation soit impropre, cependant nous l'adopterons puisqu'il est consacré par le tems & par l'usage pour exprimer le traitement par lequel on opere la destruction du Virus Variolique.

La définition que je viens d'en donner est tout à fait nouvelle, c'est cependant la seule qui lui convienne. Ceux qui seront ten-

tentés de l'arguer à cauſe de ſa nouveauté, n'auront qu'à l'examiner ſuivant les Loix les plus ſeveres de la logique, pour moi je ne puis prendre ſur moi d'ennuyer ſérieuſement le Lecteur par les niaiſeries des prolegomènes Philoſophiques. L'analyſe Phyſique lui ſera bien plus agréable & plus inſtructive, & ne le convaincra pas moins de la verité que je lui annonce, & que j'entreprends de lui développer. Il me ſcaura bon gré de lui apprendre, comment il eſt poſſible que ce qu'il avoit regardé avec tout le monde jusqu'alors comme un mal ſoit un bien dans le Phyſique ainſi que dans le moral. Il ſera agréablement flatté de voir ce pus morbifique qui lui avoit fait horreur, transformé en une matiere Medicale, bien moins dégoutante qu'une infinité d'autres, dont on ſe ſert tous les jours pour le plus leger accident ſans le moindre murmure. S'il aime le vrai, il ſera Enchanté de trouver enfin un homme qui lui parle ſincerement ſur l'état de ſa ſanté, ou de celle des perſonnes qui l'intéreſſent, & qui ne lui faſſe plus la propoſition ridicule de

de donner tout exprès une maladie à *un Corps qui se porte bien.*

L'Inoculation est donc une Opération de Chirurgie des plus douces, des plus faciles & des moins révoltantes. Elle est douce, car à peine sent on la piqure, qui ne se fait qu'a l'epiderme ordinairement peu sensible. Elle est si facile, que l'enfant qui aura vû inoculer une seule personne, poura en inoculer mille, aussi bien que le plus habile Chirurgien; enfin elle est si peu dégoutante que la matière qu'on mêle avec la goute du Sang qui sort de la piqure, n'est pas même sensible á la vûe,

La matière de cette Opération est le pus ou la sérosité qui aura découlé d'une pustule Variolique. Cette matière ne peut avoir que deux emplois, ou d'infecter le Sang avec lequel on l'associe, ou de le purifier d'une infection qui y existe: dans le prémier cas, elle l'infectera toujours pur ou impur, alors on lui donnera à juste titre, le nom de matière Morbifique. Dans le second, elle remedicra à un Vice, ou plustôt à une impureté du Sang réellement exi-

ſtante, alors on l'appellera à juſte titre matière Médicale. Or dejà, nous avons ſuffiſamment prouvé qu'on ne peut lui attribuer le prémier emploi, ſoit par ſa nature, ſoit par ſes effets, parconſéquent, il faut bannir éternellement des écrits qui traitent de l'Inoculation, & même de la mémoire des hommes, ces termes odieux de matière, de pus, de Levain, de ferment morbifique pour lui ſubſtituer celui d'un remede ſpecifique le plus benin, le plus doux, & le plus facile qu'on puiſſe imaginer.

L'objet de l'Operation eſt, par le moyen du ſpecifique marié avec le Sang, de guérir & ſurmonter un Virus, dont il eſt infecté. Ce n'eſt donc point un mal qui n'exiſte que dans l'avenir ou qui peut être n'exiſtera jamais. Non non, la bonne medecine peut bien ſpéculer ſur l'avenir & ſur les poſſibilités; mais quand il eſt queſtion de l'application actuelle des remedes, toutes ces ſpéculations ne ſont plus que des frivolités incapables de fixer ſes jugemens. Il lui faut un mal actuel, &

carac-

caractérisé de vrais Symptomes pour l'application, & ce n'est que sur la certitude, au moins morale de l'existence du mal, qu'elle décide de l'opération, ou du remede qui lui convient. Or une maladie qui n'est que dans la pure possibilité, n'existe pas encore moralement, & n'est accompagnée d'aucun des symptomes déterminans à l'opération, ou à l'application de tels ou tels remèdes, parconséquent elle ne peut être l'objet de la medecine pratique.

Enfin le sujet de l'Opération, c'est-à-dire celui qu'on inocule est un homme malade, dont le Sang est Vicié par un Virus, qui à la prémiere occasion produira dans l'ordre de son existence les plus grands troubles.

Je m'attends qu'on ne manquera pas de retorquer contre moi-même, le raisonnement que je viens de faire. De vôtre propre aveu, me dira-t-on, la medecine ne pratique point sur des possibilités, il lui faut des maux réels, caractérisés de vrais symptomes pour déterminer ses opérations, & l'application de ses remedes: mais un hom-

me qui ſe porte bien, non ſeulement ne montre aucun ſymptome de Virus, mais même il eſt poſſible que le Virus n'exiſte aucunement chez lui, comme tout le monde en convient, donc la medecine dans ce cas n'opere que ſur une poſſibilité; & comme ce cas eſt général, & que tous les ſujets à inoculer, au moins ſi le Medecin eſt prudent, jouiſſent des apparences de la bonne ſanté, il s'enſuivra néceſſairement dans vos principes que l'Inoculation ſera toujours contraire à la medicine pratique.

Voilà ſans doute la plus forte objection qu'on puiſſe faire contre les principes que j'ai établis, c'eſt auſſi la ſeule que j'ai voulu prévoir, & que je veux réſoudre.

Je diſtingue la majeure dans la prémiere partie. La medecine ne pratique point ſur des poſſibilités, s'il n'exiſte actuellement aucune cauſe raiſonnablement déterminante à operer ſuivant ſes principes, je l'accorde, mais ſi cette cauſe, ou pluſieurs réunies enſemble exiſtent, je le nie. La vérité & la ſolidité de cette ſolution paroitrent

plus

plus ſenſibles par des exemples. Je ſuppoſe une main cangrenée qu'on veut retrancher par l'amputation. Je demande au Médecin qui ordonne d'opérer, pourquoi il veut qu'on coupe 2 pouces ou 3 audeſſus de l'avant bras qui ne porte actuellement aucun ſymptome de Sphacele? Qui eſt parfaitement Sain? Qui peut être ſe conſervera tel, ſi on ſe contente de retrancher la partie malade. Il m'accordera la ſanté actuelle de la partie, & toutes les poſſibilités qui ſont en ſa faveur; mais il ajoutera que l'expérience lui a appris que pour ne point courir les risques de faire deux amputations pour une, il eſt néceſſaire d'emporter une portion de la partie ſaine avec la partie malade. L'expérience devient donc le motif, ou pluſtôt la cauſe déterminante de l'Opération.

De même un homme mordu d'un chien enragé, peut très bien être exemt du Virus Hydrophobique. Cependent les triſtes expériences de tous ceux qui ont été dans le même cas, deviennent une cauſe déterminante pour traiter le ſujet avec les mêmes pré-

cautions, que ſi on voyoit le Virus à découvert.

Dans une Ville infectée de la Peſte, on traite tous les habitans comme s'ils étoient peſtiférés, parceque l'expérience du nombre infini des perſonnes qui en ſont malades & qui en périſſent, eſt une cauſe déterminante à traiter de la maladie, tous ceux qui en reſpirent la contagion; parcequ'on préſume avec juſtice, quils ſont réellement malades. Cette ſage préſomption eſt un motif puiſſant pour déterminer le Medecin, & ſi puiſſant qu'il iroit contre ſes principes pratiques, & mériteroit les mépris & les reproches des perſonnes les moins inſtruites, s'il n'ordonnoit promptement l'opération, ou l'emploi des remedes.

Mais s'il n'exiſte aucune des cauſes raiſonnablement déterminantes, alors ſi le Médecin opere ſur la ſimple poſſibilité on l'accuſera avec juſtice ou d'une ignorance impardonable, ou d'une perfidie affreuſe. C'eſt pourquoi on ne ſaigne point pour une inflammation poſſible, on ne purge point

pour

pour vuider des humeurs, dont la ſecrétion eſt heureuſe, on ne donne point de vomitifs à un eſtomach qui fait bien ſes fonctions. On voit par ma réponſe la futilité de la baſe de cette importante objection.

Je diſtingue pareillement la ſeconde partie de la majeure. *Il faut des maux réels caractériſés de vrais ſymptomes* Evidemment & Phiſiquement exiſtans, Je le nie, ſuppoſés raiſonnablement exiſter, je l'accorde. Or quand on inocule quelqu'un, on ſuppoſe raiſonnablement que le Virus Variolique exiſte chez lui, par conſequent il devient à juſte droit l'objet de la médecine pratique. Quant à la mineure, j'y fais les mêmes réponſes, & je nie la conſéquence.

Toute cette difficulté tombe donc en pure récrimination, & l'on ſcait combien cette voye d'arguer eſt odieuſe. Mais elle ne détruira pas la ſolidité de mes principes, ſi on veut bien ne perdre jamais de vûe cette vérité qu'on trouve dans la nature même de l'Inoculation, c'eſt que la deſtruction du Virus Variolique en eſt l'objet;

comme je l'ai dejà fait remarquer, & par l'intention de l'Opération en elle-même, & par celle de l'Opérateur. Il en eſt encore une autre qu'il eſt important de ne point omettre, c'eſt que ſi dans la multitude des hommes il ſe trouve quelqu'un exempt du Virus Variolique, ce que je ne regarde point comme certain, au moins on doit ſuppoſer raiſonnablement que tous en ſont infectés; ainſi de même que pour devenir le ſujet d'un traitement alexipharmaque, il ſuffit de reſpirer le même air que les peſtiferés, de même auſſi pour devenir le ſujet de l'Inoculation il ſuffit d'être nè homme, non pour guerir la maladie de la Peſte qui n'exiſte pas, non pour remedier à la petite Verole qui n'exiſte pas non plus, mais pour en détruire actuellement & réellement le Virus, que tout homme cenſé doit ſuppoſer exiſter dans le ſujet qu'il traite.

Après avoir rendu compte des noms impropres qu'on a donné à l'Inoculation, & des fauſſes analiſes qu'on en a faite, après avoir dit ce quelle eſt véritablement, & l'avoir préſenté ſous le coup d'œil le plus favo-

ſavorable, qui eſt cependant le ſeul aſpect qui lui convienne, le Lecteur attend ſans doute que je lui expoſe les méthodes qu'on y a obſervé, & que je détermine celle que j'eſtime la plus convenable. C'eſt ce que je vais faire avec d'autant plus de ſincèrité que je ne ſerai que le véritable Hiſtorien des faits qui nous ont été transmis, & avec d'autant plus de choix, que la ſimple nature de qui nous tenons l'Inoculation ſera l'unique guide dans la préférence, que je donnerai à la méthode.

La prémiere eſt celle de ces gens groſſiers, auxquels nous devons l'importante découverte de ce remede, dont j'ai dejà dit qu'il n'étoit pas poſſible de déterminer l'origine, c'eſt pour quoi on peut ſuppoſer que la méthode eſt auſſi ancienne que le remede, à l'égard de ſa bonté, on pourra en juger par la relation que j'en vais faire.

Les Chinois chez qui cette Opération eſt de tradition immémoriale, introduiſoient dans les narines des puſtules Varioliques deſſechées, & prêtes à tomber. Ils

obſervoient trois périodes dans le traitement, le prémier avant d'employer le ſpécifique. Ils s'aſſuroient des diſpoſitions du ſujet quils vouloient guérir, & le préparoient par des potions adouciſſantes, altérantes, & légèrement purgatives plus ou moins de tems ſuivant les temperamens, les forces, & les Vices actuels du ſujet.

Dans le ſecond période, ils adminiſtroient au malade le ſpécifique en introduiſant dans les narines, la matiere que nous venons de décrire. On l'y laiſſoit aſſés de tems pour préſumer que les particules extrêmement ſubtiles & volatiles s'étoient fait jour dans les Veines & Artères qui ont leur paſſage à travers les petits troux que la nature a formé dans l'os mince, qui partage les cavités du Nez. Alors on redoubloit d'exactitude & de ſévérité pour le régime, tant pour aider & déterminer l'action du ſpécifique, que pour Eviter les plus légers accidens qui auroient pû par quelque complication avec le Virus, en empécher la parfaite Evacuation. Ce ſecond période duroit ordinairement quinze ou ſeize jours,

après

après lesquels étant assuré que le Virus étoit absolument détruit, on passoit au troisième période.

C'étoit le tems de la convalescence. On se relachoit par dégrés de la séverité du régime, & par des précautions soutenues & toujours judicieuses, on ramenoit insensiblement le malade à l'étât de la santé la plus vigoureuse.

Ces trois périodes étoient conduits avec une si grande circonspection, que le sujet auroit pû ignorer qu'on l'avoit traité d'un mal réel, s'il n'en avoit été instruit par les remedes & le régime.

J'ignore s'ils conservent encore aujourd'hui la même méthode dans laquelle je ne vois rien à blâmer que la façon d'insinuer la matière dans le Sang, y en ayant surement une plus courte, plus heureuse, & plus décente, ainsi que je le dirai par la suite, mais cependant on ne peut la condamner, parce qu'elle n'est qu'accidentelle à l'opération, & qu'elle produit essentiellement les effets salutaires qu'on se propose dans l'administration du spécifique.

La

La ſeconde Méthode eſt celle des Orientaux, c'eſt-à-dire, de ceux, qui par une communication plus intime, avec les Occidentaux leur ont communiqué les prémiers l'Inoculation avec la manière d'y procéder. Ils l'appelloient le ſecret de ſe garantir des ravages de la petite Vérole. Voici comme ils s'y comportoient.

Dans le prémier période, on préparoit le malade comme dans la méthode précédente; on purgeoit une ſeule fois avec des feuilles, quelques racines & un peu de miel.

Dans le ſecond on portoit le ſujet auprès de quelqu'un qui avoit la petite Vérole, & dont les puſtules commencoient à ſuppurer. Alors la perſonne qui opéroit, prenoit trois aiguilles liées enſemble avec lesquelles elle piquoit. 1e. Le creux de l'eſtomach. 2e. La mamelle gauche vis à vis le cœur. 3e. Le nombril. 4e. Le dedans du poignet droit. 5e. La cheville du pié gauche. Enſuite elle tiroit des puſtules la matière qui en découloit, & la méloit ſoigneuſement avec les gouttes de Sang

qui

qui sortoient des endroits qu'elle avoit piqué, & sur chaque piqure elle appliquoit des feuilles d'angélique séchées, posant par dessus des morceaux de peaux d'agneaux nouveaux nés.

Pendant tout le tems de l'action du remede, on tenoit le malade chaudement, on ne le nourrissoit qu'avec de la bouillie faite de farine de Cumin, composée de 2 tiers d'Eau, & un tièrs de Lait de Brebis. Sa boisson n'étoit autre chose qu'une tizane de buglosse, d'angelique, & de reglisse. Le remede opéroit toujours sans faire Eprouver au sujet l'accident le plus léger.

Dans le troisième période qui commençoit au plus tard, le quatorze ou quinzième jour du traitement, ils se comportoient a peu près de la même manière que nous l'avons observé, par raport aux Chinois.

Nous devons porter le même jugement de cette méthode, que de la précédente, c'est-à-dire, ne la dèsapprouver, que quant à l'accident de l'opération, c'est à dire quant à l'instrument & aux endroits sur lesquels ils operoient: à l'égard de l'instru-

ſtrument, ces aiguilles liées enſemble étoient ou ſimboliques ou ſuperſtitieuſes, dans l'un ou l'autre cas, elles devenoient egalement reſpectables, on doit préſumer auſſi quelqu'analogie miſtérieuſe dans le nombre des piqures, mais pour nous, en faiſant abſtraction du ſimbole, du miſtère ou de la ſuperſtition, nous ferons ſeulement remarquer l'inutilité de ces piqures multipliées, & le mauvais choix des parties tendineuſes, musculaires & glanduleuſes peu convenables à l'inſertion de la matière.

L'Inoculation n'étoit pas le ſeul moyen auquel ils avoient recours pour prévenir la malignité de la petite Vérole. Cette cruelle ennemie de la ſanté & de la beauté de leurs enfans les mettoit continuellement en garde contre ſes aſſauts, c'eſt pourquoi à la plus legère indispoſition, on ſe déterminoit ſur le champ à traiter le malade, comme s'il devoit avoir la petite Vérole, & on continuoit jusqu'à ce que la maladie ſe fut caractériſée. Par cette ſage précaution il n'en arrivoit jamais d'évenemens facheux.

C'eſt

C'eſt ſans doute cet exemple qu'un grand homme de nôtre ſiècle n'a point dédaigné de ſuîvre, qui l'à déterminé, non ſeulement à propoſer de prendre des précautions pour prévenir le mal, mais encore lui en à fait étudier, & expérimenter la méthode & les remedes qui lui ont parfaitement réuſſi. Le bien & l'interêt de l'humanité qui l'avoit guidé dans cette recherche, l'ont auſſi engagé à en publier le succés. Sur l'expérience d'un Médecin auſſi illuſtre, Je n'ai pas balancé dans pluſieurs occaſions d'employer ſon remede, en me conformant à la méthode qu'il a preſcrite, & je dois aſſurer qu'il n'a point manqué ſon effet dans aucun de ceux ſur qui je l'ai experimenté. J'ai donné le préſervatif dans des tems & des lieux différens à cent enfants, depuis l'age de 3 juſqu'à 14 ans. Trente dans le nombre, ont eû la petite Vérole, tous l'ont eu de l'eſpèce diſtincte, aucun n'en à été marqué, & pluſieurs n'ont point été obligés de garder le lit.

Comme je ne me flatte point, que dans le

le nombre de ceux qui liront cet ouvrage, ils ne s'en trouvent qui conserveront encocore leurs erreurs & leurs scrupules sur l'Inoculation; ils me sçauront aumoins bon gré, si je ne les ai pas persuadé de la verité de mes principes, de leur faire connoître le traitement qui peut lui être en quelqne façon substitué. Je vais donc leur donner cette satisfaction, prémièrement en leur exposant le remede & la méthode, tels que l'Autheur les a indiqué, secondement en y a ajoutant des conseils, fruits de mes reflexions & de mes expériences.

Mr. ROSEN, Médecin Suedois en est l'Autheur, on en trouve la déscriprion dans les Mémoires de l'Académie de Stokholm, de l'Année 1751. On purge legèrement le sujet avec quelque purgatif doux, comme la Manne dans le petit Lait, ou tout au plus dans une claire décoctoin de Casse, on le tient eloigné de l'air autant qu'il est possible, afin que la contagion ne l'infecte point avant que le spécifique l'ait suffisamment préparé. On retranche de son manger toutes les viandes noires & grossières, &

tou-

toutes celles qui ſont fumées, ſalées & épicées, d'ailleurs on ne défend rien, on peut boire à ſes repas d'un bon Vin, mais bien détrempé, & hors des repas on fait prendre quelques goblets d'une Tizane légere & ordinaire, ou même du Thé légèr, ou telle autre boiſſon qu'on imaginera, pourvû qu'elle ne puiſſe pas être nuiſible. On prend deux fois la ſemaine au moins pendant un mois, le ſpécifique préſervatif, dont voici la compoſition.

Prene quinze grains de Calométas bien préparé
quinze grains de Camphre
autant d'extrait du meilleur Aloés
25 grains de Réſine de Guayac.

Faites en une maſſe ſelon l'art, dont vous compoſerez des Pilules, péſant chacune deux grains, la doze eſt de ſix grains pour un enfant de deux ans, 8 grains pour un de 4 ans, ainſi en augmentant à proportion ſuivant l'age.

On connoit que la doze eſt ſuffiſante, ſi elle procure deux ou 3 ſelles dans la matinée.

Après avoir pris deux fois la ſemaine de ces Pilules pendant un mois, on en fait continuer l'uſage une fois ſeulement par ſemaine juſqu'à ce que l'on ſuppoſe raiſonnablement qu'on n'a plus rien à craindre de la contagion.

Si pendant qu'on prend les Pilules, il s'annonce le moindre ſigne de la petite Vérole, on les quitte ſur le champ, pour laiſſer à la nature toute liberté d'opérer la criſe qu'on attend. Pluſieurs perſonnes des différentes Villes de Suède aſſurent le ſuccès de ce préſervatif tel que je viens de le donner & dans les mêmes circonſtances. Je ne puis auſſi me refuſer aux eloges qu'il mérite. Mais comme le droit d'un Obſervateur, eſt de modifier les meilleures choſes ſuivant ſes reflexions, & ſurtout conſéquemment à ſes propres expériences, je dirai franchement que je crois devoir les ſuccés conſtants que ce préſervatif m'a procuré, 1e. à une méthode plus facile que j'y ai employé, 2e. au changement même que j'ai oſé faire dans la compoſition. Il eſt naturel que j'en rende compte, afin que chacun

chacun puiſſe ſe livrer à ce qu'il croira mériter plus ſolidement ſa confiance, & ce ſera toujours au célèbre Médecin Suèdois, à qui ſera dûe la reconnoiſſance du bienfait, & la gloire de la découverte. Car ſuivant le Prince de la Médecine. *L'art eſt fort ancien, on a trouvé par des principes ſûrs, & un chemin certain dans la ſuite de pluſieurs ſiècles, une infinité de choſes, dont l'expérience a confirmé la bonté, tout ce qui manque pour les perfectionner, ſe trouvera ſans doute ſi des hommes laborieux & habiles s'attachent par les anciens principes dejà connus, à arriver aux conſéquences qui ne ſont point encore Ecloſes de ces heureux & importants principes.* Ainſi les Autheurs des prémiéres connoiſſances ſont toujours nos maîtres, nous ne les perfectionons que comme leurs élèves, & nous ne les faiſons paſſer à la poſtérité avec intérêt, que parceque nous faiſons remarquer leur ſource reſpectable.

En faiſant réflexion au préſervatif de Mr. de Roſen, je n'ai pû m'empecher de prévoir quelques inconveniens, qu'il aura

ſans doute mieux connu que moi, & qu'il aura évité avec plus de connoiſſance dans ſa pratique particulière.

Prémièrement, j'ai été arrêté par la nature même du remède qui en ſi petite doze qu'on puiſſe le ſuppoſer, ne m'a point parû convenir à des eſtomachs auſſi tendres que ſont ceux des enfans à qui il paroit que ce préſervatif s'adreſſe ſpécialement.

Secondement par les incommodités qui en réſultent dans la pratique.

Troiſièmement enfin par l'incertitude de la conduite qu'on doit tenir lorsque la maladie s'annonce, & dans les accidens qui l'accompagnent.

La nature du remede, je le ſuis en tout exceptés dans l'addition du Calomelas, auquel je ſubſtitue le mercure trituré avec la gomme ordinaire, & réduit en poudre impalpable à la doze de 12 grains pour les enfans, & d'un ſcrupule pour les adultes.

Ce changement paroîtroit de peu de conſequence aux perſonnes qui ne ſont point in-

inſtruites de la nature, & des effets de ce remede, ſi je ne leurs mettois a découvert ſa compoſition, & les accidens qui en réſultent néceſſairement.

Le Calomelas eſt un mercure ſublimé, qui ne differe presqu'en rien de l'aquila alba, nom fort agréable, qu'il a plû aux Chimiſtes de donner à un mercure préparé & adouci dans ſes additions cauſtiques par des ſublimations réiterées. Ce mercure ainſi dépouillé des pointes les plus aîgues dont on l'avoit doué dans ſa préparation devient le mercure le plus doux, on le tire en criſtaux Eclatans, & on le reduit en une poudre très blanche, dans laquelle on trouve tant de benignité qu'on ne fait pas le moindre ſcrupule de le donner même aux enfants à la mamelle. J'ai dejà dit mon ſentiment ſur tous les ſublimés de mercure, & dans toutes les occaſions qui ſe préſenteront, je ne me laſſerai point de dire ce que je penſe, & ce qu'on doit penſer d'une erreur pratique auſſi generalement adoptée.

Dans les ſublimations les plus douces de

mercure, Mrs les Chimiſtes ſeront forcés de convenir avec moi que ſur une maſſe, par exemple de 14 onces, il y a au moins 2 onces d'un ſel cauſtique infiniment plus cauſtique que la pierre infernale, plus corrodant & plus pénétrant que le poiſon le plus ſubtil. Que ce ſel n'eſt rétardé dans ces terribles effets, qu'à raiſon des parties alcaliques du mercure, qui n'ont la force d'envelopper ſes pointes aigûes & vénimeuſes, que par la ſupériorité & le volume de leurs ſubſtance. Mais cette union ne ſubſiſte pas longtems. Cette forme ſe perd dans le corps de l'homme, ſoit par la chaleur qui revivifie le mercure, ſoit par l'humidité qui en dégage les particules ſalines & cauſtiques, alors leurs pointes aigûes, inciſent, piquent & corrodent les parties à proportion de leurs délicateſſe. Delà les foibleſſes d'eſtomach, les inflammations de poitrine, & de tous les autres viscères delà les hemoragies par l'eroſion, & la phlogoſe des tuniques des vaiſſeaux, delà ces irritations dans la veſſie & la matrice.

Mais

Mais ſuppoſé que cette décompoſition ne ſe faſſe point, & que ce mélange ſubſiſte, & ſe porte dans la circulation du ſang, alors le mercure ſublimé étant déterminé par ſa péſanteur, irritera & picottera également les petits vaiſſeaux des parties molles, & produira dans tous les cas de très mauvais effets, qui ſont ſurtout bien plus à craindre pour des enfants, dont la texture encore incomplette, exige les traitemens les plus doux; j'espère donc qu'enfin on banira tout à fait de la pharmacie tous les déguiſemens de mercure, qui ſont des poiſons plus ou moins lents, & que quand on croira ce minéral néceſſaire, on l'employera tel qu'il eſt, parce qu'effectivement il ne peut produire les effets qu'on lui demende qu'autant qu'il eſt naturel, il n'eſt presque point de Médecin, qui ne convienne de cela dans la ſpéculation, cependant la routine à cet égard, va toujours ſon train. Pour moi perſuadé qu'un poiſon a ſi petite doze qu'on le mette, ne doit jamais être employé comme remède, je me ſuis fait une loi des plus

séveres de ne jamais faire uſage, ſurtout interieurement, d'aucuns ſublimés ni précipités de mercure, c'eſt pourquoi aulieu du Calomelas indiqué dans la formule cy-deſſus, j'employe le mercure naturel revivifié du Cinabre, ou du ſublimé, & enſuite bien purifié à l'eau par une longue trituration & melangé, ſoit avec une gomme, ſoit avec ce qu'on voudra pourvû que ce ne ſoit pas des acides.

A l'égard des Inconvenieurs qui accompagnent le remede, j'en trouve un très grand dans le régime qui doit durer autant que l'uſage qu'on fera des pilules, de ſorte que ſi quelqun vit dans la Contagion pendant deux ou troix ans, il y aura lieu de craindre qu'on ne ſe laſſe tout à la fois, & du régime & du remede, car on aimera pour ainſi dire mieux s'expoſer à l'evenement ſans préparation, que de vivre médicalement, c'eſt à dire miſérablement pendant un ſi long eſpace.

Pour obvier à un découragement auſſi bien fondé, qui rendroit pour beaucoup de perſonnes cette préparation infructueuſe, j'en ai déterminé le tems. Je fais donc pren-

prendre cet antidote, 4 fois l'année au commencement de chaque ſaiſon, & voici comme j'y procède. Pendant huit jours on vit de régime un peu plus qu'à l'ordinaire, ſans cependant embraſſer un genre de vie particulier, au bout de ce tems on prend une medecine proportionnée aux forces, trois jours après, on prend les Pilules qu'on continue pendant un mois, quelques jours après la dernière priſe, on ſe purge comme au commencement, enſuite on vit à l'ordinaire. Par ce moyen on ne prend le remede que 4 mois de l'année, & dans des eſpaces ſuffiſans pour ſe garantir du danger.

Quant à l'incertitude de la conduite qu'on doit tenir pendant le cour de la maladie, j'ai cru devoir y rémédier en ordonnant, 1°. de ceſſer l'uſage des Pilules, 2°. de tenir le malade dans un lieu, ni trop chaud, ni trop froid, 3°. de ne le couvrir qu'à l'ordinaire, 4°. de lui donner toutes les 3 heures, une ceuillerée de teinture de quinquina & de ſaſſafras, dont je donnerai toute à l'heure la compoſition,

 6°. pour

6°. pour boiſſon, une infuſion légere de Scabieuſe, de Scorſonaire, & de feuilles de Buglose ou de Bourache, 7°. très peu de nouriture & qu'elle ſoit de bon ſuc & de facile digeſtion.

Je ne doute nullement que ceux qui obſerveront rigoureuſement tous ces points, & qui auront ſurtout ſoin que la ptéparation du remede ſoit faite avec fidélité, n'en recoivent une grande ſatisfaction.

Préparation de la teinture de Quinquina & de Saſſafras.

Prenez une once & demi de Bois de Saſſafras rapé groſſièrement, faites le bouillir légerement pendant un quart d'heure dans un Vaiſſeau de terre couvert ou vous aurez mis deux pintes d'eau, meſure de Paris, & un demi ſeptier de bonne Eau de Vie, enſuitte vous y jetterez une once & demi du meilleur Quinquina en poudre, vous laiſſerez boullir le tout encore un quart d'heure, puis y ajouterez un carteron

ron de ſucre en poudre, & une pincée de fleurs de Pavot rouge que vous remuerez un moment, & laiſſerez réfroidir la liqueur que vous mettrez enſuite en bouteilles. Sur chaque pinte de cette liqueur, j'àjoute 15 gouttes minerales anodines de Sydenham.

Avant de donner cette préparation s'il y a un certain tems, qu'on n'a uſé du préſervatif, & que la petite Vérole s'annonce par des Envies de Vomir, je fais donner un Vomitif, ſi elle s'annonce par des grands maux de reins, & beaucoup d'ardeurs, j'ordonne un lavement avec les Herbes Emollientes. Mais de même que les meilleurs Voliers périſſent dans les tems les moins facheux par la faute d'un mauvais Pilote, de même auſſi les remedes les plus excellents, opèrent quelques fois mal, s'ils ne ſont actuellement dirigés par un homme de l'art, qui eſt témoin & rémédie a une infinité de circonſtances qu'il eſt impoſſible de prévoir. Je crois donc que ſi bien inſtruit qu'on ſoit d'un rémede, & de la manière de l'adminiſtrer, il n'eſt jamais prudent de s'expoſer à le faire ſans un Mé-

decin qui ſeul peut décider de l'état du malade. On me paſſera cette disgreſſion toute longue qu'elle eſt, parce qu'outre qu'elle n'eſt pas étrangère à mon Sujet, elle eſt par elle-même très intéreſſante. Mais revenons aux autres méthodes d'Inoculer uſitées dans les prémiers tems par quelques femmes qui pratiquoient la médecine parmis les grecs. Une des plus renommées à conſtantinople, au raport du Docteur Pylarini, qui y vivoit dans le commencement de ce Siècle, procédoit comme il ſuit.

1°. Elle choiſiſſoit l'Hiver comme la Saiſon la plus propre, & ne vouloit point Inoculer dans les autres.

2°. Elle n'employoit qu'une matière ſcrupuleuſement choiſie. Ainſi lorsque la petite Vérole reignoit, elle s'informoit d'un malade parſaitement Sain d'ailleurs, qui eut une petite Vérole de l'eſpece diſtincte & de la plus bénigne. Elle s'y transportoit & piquoit les puſtules mûres, dont elle recevoit la matière dans une coquille, qu'elle fermoit & donnoit à ſon Domeſtique qui la conſervoit chaudement dans ſon

ſon ſein, & delà, elle ſe transportoit auprès du ſujet à Inoculer.

3°. Son Opération conſiſtoit à piquer le front à la pointe des cheveux, avec une aiguille d'Or, non triangulaire comme on l'a obſervé dans la méthode précedente, mais ſimple, dont elle piquoit auſſi les deux joues & le menton, non pas directement, mais obliquement, & en ſêparant un peu la peau de la chair. Enſuite, elle tiroit de la coquille la matière qu'elle appliquoit ſur chacun des endroits piqués, & faiſoit par deſſus une ligature. Après quoi, elle piquoit encore les deux bras aux métacarpes, & les piés aux métatarſes, & y appliquoit la même matière, en faiſant par-deſſus une ligature peu ſerrée. Elle recommendoit au malade de ne point gratter ni mouiller les endroits qui avoient été opérés.

4°. Elle vouloit une température d'air modérée dans l'appartement.

5°. Elle exigeoit le régime le plus ſévère pour ce qui concerne les alimens, le mouvement, les paſſions, le ſomeil, & une

une grande attention pour procurer à propos les Evacuations. Ainſi elle interdiſoit abſolument le Vin & la Viande.

Une autre Célèbre Inoculatrice de Philippopolis qui pratiquoit auſſi à Conſtantinople.

1$_o$. Préſcrivoit au malade, qu'elle devoit operer une purgation ſuivant ſes forces & ſon température.

2e. Elle ordonnoit de s'abſtenir cincq à ſix jours avant l'Opération, de Viande, d'Oeufs, de Vin, & toutes liqueurs capables d'Echauffer.

3e. Elle exigeoit qu'on gardat la chambre qui devoit être bien fermée, & d'une chaleur modérée.

4e. Elle choiſiſſoit un enfant d'un tempérament ſain, qui eut une petite Vérole naturelle de l'éſpèce diſtincte & non confluente, vers lequel elle ſe transportoit le dixième jour de l'éruption. Elle lui perçoit en travers avec une aiguille triangulaire, quelques unes des puſtules ſur les jambes & aux jarrets, & en exprimoit avec les doigts la matière qu'elle recevoit dans

un

un verre qu'elle avoit ſoin de tenir chaudement, enſuite elle alloit chez le malade qu'elle piquoit aux mêmes parties d'ou elle avoit extrait le pus, elle y mêloit la matière avec le ſang à l'aide d'une éguille d'argent, dont la pointe étoit émouſſée. Cela fini, elle couvroit les bleſſures avec des coquilles de gland, & faiſoit un bandage pardeſſus. Cet appareil ne reſtoit que cinq à ſix heures après lesquelles elle l'otoit. Enſuite elle préſcrivoit le regime qui conſiſtoit à ne ſe nourir que de Legumes & de bouillie d'Orge ou d'autre Blé, pendant trente à 40 jours.

Mais une autre Vielle devôte de l'Egliſe Grècque, ajoutoit à la méthode ordinaire des cerémonies & des dévotions, peut-être plus par Intérêt, que par une confiance, vraiment Réligieuſe. Car, 1e. pour rendre ſon Opération plus reſpectable. Elle en attribuoit l'Origine à une révélation de la Ste Vierge, elle accompagnoit chacun de ſes actes d'un ſigne de croix, & de quelque prière qui leur donnoit un air de miſtère. Elle faiſoit les piqures

en

en forme de croix Grècque ſur le viſage. 3e. Outre ſon ſalaire, elle faiſoit promettre des cierges pour être préſentés devant l'autel, où l'Image de la Sainte Vierge. Elle s'attiroit par ce moyen la recommandation des Prêtres Grecqs, qui lui procuroient une pratique étonnante, en ſoutenant & animant la confiance d'un Peuple, qui croyoit ſa manière ſupérieure à celle des autres, à cauſe des Cérémonies Saintes qu'elle y obſervoit, & des conditions charitables & dévotes, dont elle l'accompagnoit.

Toutes ces méthodes ſont les mêmes quant à l'eſſentiel, on y obſerve dans le prémièr Période, l'attention de préparer le malade par le régime, les délayans, & les purgatifs: dans le ſecond, l'Adminiſtration du ſpécifique, & toutes les circonſtances capables d'en déterminer heureuſement l'action: dans le 3ème enfin, une modération des plus grandes dans l'uſage des choſes non naturelles, pour ramener le parfait Equilibre dans les actions & les ſecrétions.

La ſeule choſe qui a manqué à ces métho-

thodes, eſt celle qu'il n'étoit pas poſſible d'attendre des perſonnes auſſi peu inſtruites que celles qui adminiſtroient le remede, je veux dire le choix des ſujets. Ce discernement eſt le fruit de l'étude, & de l'expérience, il ne pouvoit donc exiſter dans celles qui étoient également incapables de l'une & de l'autre, ou au moins d'une expérience raiſonnée, qui eſt une ſeconde étude, quelques fois, ou pour parler plus juſte, toujours plus laborieuſe, que celle d'une Théorie qui applanit tous les doutes dans la ſpéculation.

On ne doit point s'attendre que les Occidentaux en adoptant de ces perſonnes, ſans principes & ſans études, l'Inoculation comme une opération extrèmément importante au ſalut de l'humanité, l'ayent imité dans toutes ſes circonſtances. Il ſeroit impoſſible dans un ouvrage auſſi borné que celui-cy, de rapporter par ordre, & dans toute leur étendue les variations qu'à eſſuyé l'Inoculation, tant par aport à elle-même, qu'aux différentes manières de l'adminiſtrer, & d'en conduire le traitement.

C'eſt, comme je l'ai dejà fait obſerver, l'objet d'un travail très volumineux. Je me contenterai donc, ſans m'aſſujétir à l'ordre des tems, d'expoſer les contradictions ſans nombre qu'elle a eſſuyé, & les modifications, dont elle a été ſusceptible à l'égard de ceux qui l'ont adoptée.

Dabord les Médecins & les perſonnes prudentes l'ont regardée comme une nouveauté, dont il falloit examiner le ſuccès, auparavant de s'y expoſer. En effet envisageant mal à propos l'Inoculation comme un transplantation d'une maladie dans un Corps Sain, il leur falloit le tems & l'expérience pour ſe réſoudre a en être l'objet, ou pour la permettre à l'égard de ceux auxquels ils devoient leur tendreſſe, ou qui leurs avoient donné leurs coſience. C'eſt pourquoi cette pratique s'eſt encore obſervée aſſés longtems parmi des gens obſcurs quoique quelques Médecins éclairés, en euſſent été inſtruits par des ſuccès capables, au moins de fixer leur attention. Mais enfin des Epidémies Violentes, qui emportoient malgré tous leurs ſoins & leurs reme

remedes, la moitié des malades, réveillerent la tendresse justemet allarmée de quelques parens d'une famille distinguée, & leurs firent déplorer leur sort, d'avoir été si longtems victimes d'une contagion, à laquelle tout ce qu'ils avoient de plus cher étoit sans cesse immolé, tandis que les Gens plus obscurs avoient l'avantage de se soustraire à sa cruauté par des moyens qui étoient comme eux resté dans l'obscurité.

L'attention des Médecins fut donc réveillée, comme malgré eux, sur un objet aussi intéressant. Ils ne dédaignerent plus de consulter ces Gens obscurs sur leurs préservatif, & leurs méthode, ils se prêterent dabord à cette nouveauté avec quelque crainte, l'expérience les enhardit, ils en devinrent bientôt les Apologistes, & les plus zélés Défenseurs. Bientôt les Personnes de Distinction, même parmi les Etrangers, Résidens à la porte, furent entrainées, ou par l'exemple, ou par les raisons de leurs Médecins. Madame de Montaigu, Epouse respectable de Mr.

l'Ambaſſadeur d'Angleterre à Conſtantinople, ne fit point de difficulté de faire Inoculer ſon Fils unique âgé de ſix ans. Enhardie par le ſuccès, & par celui d'une infinité d'autres, dont elle avoit été témoin, à ſon retour à Londre, elle fit encore Inoculer Mademoiſelle ſa Fille, âgée de 4 ans. Pluſieurs Médecins témoins de l'Opération, nombre de Dames de qualité qui dans le cours du traitement avoient viſité Madame de Montaigu, furent plus que ſuffiſans pour répandre cette pratique dans la Capitale. Bientôt Mr. Shadwel, Médecin ordinaire de ſa Majeſté Britannique, aſſés Célèbre pour donner le ton à ſes Collegues, Inocula lui-même ſon fils unique.

Dès que cette Pratique fit du bruit, elle eut le ſort de toutes les nouveautés qui bonnes ou mauvaiſes, ne tardent point à éprouver des contradictions : ce n'etoit cependant pas une choſe nouvelle pour toutes les Provinces d'Angleterre : car quelques unes étoient depuis un têms immémorial en poſſeſſion de ce rémède, que

la nature leurs avoit appris, auſſi bien qu'aux Chinois, aux Circaſſiens, & aux Grècqs. Mais enfin elle l'étoit pour Londres, & pour beaucoup d'autres Villes, c'en fut aſſés pour réveiller le Zèle, dabord d'un grand nombre de Théologiens, de quelques Médecins, auxquels voulurent bien ſe joindre des Juriſtes, & par analogie à l'Art de guérir, quelques Pharmaciens.

Les Théologiens condamnerent cette pratique comme contraire à la Providence, les Médecins comme n'étant point un vrai préſervatif, les Juriſtes comme étant un moyen contraire à la ſécurité des Citoyens, les Pharmacopëiſtes comme une Opération Diabolique, ou tout au moins Magnétique. Ils n'avoient pas tout à fait tort; rèlativement à leurs Intérêt: car mille Inoculations bien conduites, vuident moins leurs Boutiques, qu'une ſeule petite Vérole maligne, qui eſt longue à ſe terminer.

Toutes ces disputes qui furent longues, & ſouvent peu meſurées, roulerent principalement ſur ces 3 Articles. 1°. L'Inoculation, eſt elle vraiment l'Inſertion de la

petite Verole? 2e. Supposé, qu'elle la soit, est elle permise dans les Loix Divines? 3°. Enfin dans le cas qu'elle soit une vraye Insertion Variolique, & Licite, est elle si bien un préservatif de la petite Vérole qu'on puisse être assuré de ne point l'avoir une seconde fois? Ces trois difficultés qui ont été toute la baze des objections contre la Salubrité de l'Inoculation, ont été agitèes par tant d'habiles Gens, qu'il semble que ce soit travailler sur un Edifice parfait, que de vouloir y ajouter quelque chose. Cependant pour ne rien laisser à désirer à quelques uns de mes Lecteurs, qui pouroient fort bien n'avoir encore rien lû qui ait trait à cette matière.

Je répondrai. 1°. Que l'Insertion du pus Variolique est vraye par raport à son effet, car la matière qui sort par l'éruption, est si évidemment le Virus Variolique, poussé à la circonférence par l'effet du remède, que lui même est efficacement employé pour produire un pareil Phenomène. 2°. Dans mes principes sur la nature de l'Inoculation, cette Insertion n'étant au-

cune-

cunement un Levain Morbifique, mais l'administration d'un vrai remede, on n'y peut rien trouver de contraire à l'ordre de la Providence; bien loin delà, le doigt de Dieu y est si évidemment empreint, qu'il semble au contraire qu'en s'opposant à un remede si doux, si facile, & si certainement spécifique, on résiste formellement aux décrets de cette miséricordieuse providence qui a gratifié les hommes d'un si grand bienfait. 3°. Enfin, si l'Opération est l'Administration d'un vrai & innocent Spécifique, si dans cette qualité il est dans l'ordre Divin, il ne peut parconséquent être contraire à l'ordre Politique au moins quant à l'exécution générale, car pour les droits respectifs de la Société, la chose du monde la plus permise suivant Dieu, peut accidentellement dévenir mauvaise & criminelle par des circonstances. C'est un point de difficulté qui n'est pas médiocre, & que nous discuterons par la suitte. Quant au Spécifique du préservatif contre une seconde rechute, je dira que la chose est aussi difficile à résoudre

par les principes qui ont jusqu'à présent été universellement reçûs, quil est aisé de l'éclaircir par la seule définition que j'ai donné de l'Inoculation.

En effet, on peut dire, que c'est le seul Article, sur lequel Messieurs les Inoculateurs se sont défendus foiblement, s'ils n'ont pas tout à fait abandonné la partie; parceque suivant leurs principes, ils ne pouvoient emporter un plus grand avantage. En effet, comment auroient-ils pû s'en tirer: auroit ce été en disant que cette petite Vérole donnée artificielement, étoit d'une nature différente de celle de la naturelle; ils n'avoient garde de laisser gagner ce pié à leurs adversaires, puis qu'au contraire c'étoit leur meilleure preuve pour démontrer la vérité de l'Insertion Variolique. Ils ont donc mieux aimé accorder, que quand la petite Verole Inoculée, n'empècheroit par le retour d'une petite Vérole gagnée par la voye ordinaire de la contagion, on n'en pouroit rien conclure contre l'excellence de l'Inoculation, qui de l'aveu des opposans avoit le même sort de la petite Véro-

Vérole naturelle, qui priſe ſuivant eux une prémière fois, n'empêche pas qu'on ne la prenne une ſeconde.

Pour moi je n'aurois point accordé cette légère ſatisfaction aux Anti-Inoculateurs. J'aurois admis la répétition d'une petite Vérole naturelle bien caractériſée, juſqu'à 2 ou 3 fois, parce que je l'ai vu arriver, mais je leur aurois nié l'exiſtence de la petite Vérole après l'Inoculation bien adminiſtrée, parce qu'elle eſt contraire au but, & à l'effet eſſentiel de ce remede : & voici comme je les aurois argué. Un remede qui détruit radicalement, le ferment d'une maladie, détruit ſpécifiquement la maladie elle-même, hors l'Inoculation détruit radicalement le ferment Variolique, par conſéquent elle détruit ſpécifiquement la petite Vérole. J'aurois appuyé la vérité de la ſeconde partie de cette propoſition qu'ils m'auroient certainement nié, par les termes de ma définition, & je leurs aurois fait voir la différence de la déſtruction d'un Virus par un ſpécifique, d'avec celle qui s'opère par une maladie, ou la nature ne fai-

ſant qu'un criſe incomplette, en laiſſe dans le Sang une partie plus ou moins grande qui ſe réveille à la prémière occaſion. C'eſt ainſi qu'une légère évacuation détruit une fievre, dont elle laiſſe la plus grande partie du Levain, qui au bout de quelques jours renouvelle la fermentation dans le Sang, & en occaſionne une plus forte que la prémière, tandis que dans un autre ſujet, chez qui les ſpécifiques ont été employés après les préparations convénables, une même fièvre eſt chaſſée ſans rétour, parceque le Spécifique a annéanti le Levain.

De tout ceci nous avons lieu de tirer deux conſéquences également importantes à nôtre ſujet, également conſolantes pour les perſonnes qui craignent pour elles, ou pour d'autres le retour ou ſimplement l'attaque de la petite Vérole. La prémière qu'un ſujet bien préparé ſuivant la méthode que nous avons expoſé, eſſuye une petite Vérole naturelle ſans dangerpour la criſe qui ſe fait avec autant de perfection, que de douceur. La ſeconde que par l'Inocula-

lation, on eſt pour toujours exempt de la petite Vérole.

Cependant, l'Inoculation reſta preſqu'étouffée dès ſa naiſſance à Londres, par le Zèle des Presbitériens qui la Caractériſerent de façon à la rendre odieuſe, de ſorte qu'on fut preſque quatorze ou quinze ans, ſans en entendre parler. Mais une épidémie des plus violentes, força encore les hommes à regarder le Serpent d'airain, qui devoit les ſauver de la mort. Depuis cette époque l'Inoculation a été remiſe en honneur: le peuple même s'eſt familiariſé avec elle.

Bientôt elle n'a plus été une pratique particulière aux anglois. Tous leurs Voiſins l'ont adoptée. La France, l'Italie, la Hollande, la Pruſſe, & la Suède, virent bientôt cette méthode opérer les mêmes ſuccès, & les mêmes diſcuſſions qu'à Londres. Toute l'Allemagne à l'exemple de ſes auguſtes Souverains, vient rècemment de lui faire accueil. On Inocule donc à préſent *partout : mais partout* il ſe trouve encore des obſtacles, difficiles à ſurmonter pour

pour fixer la confiance de la multitude, on ne doit pas même se flater de les vaincre tant qu'il y aura des hommes dans l'un & l'autre ministère qui trouveront des raisons de nature ou de conscience pour s'y opposer. Mais dès que les mêmes hommes réfléchiront sur les qualités de l'Inoculation ; dès qu'ils se représenteront que ce n'est point une maladie donnée à un homme qui se porte bien, mais un remede administré à un malade, qui en a un pressant besoin, & que le spécifique est d'une nature, qu'aucun autre ne peut lui être substitné, alors ils seront sans doute les prémiérs à préconiser, ce qu'ils ont jusqu'à présent blâmé, & ils se feront un point de conscience de priver plus longtems par leurs exemples, ou leurs discours les malades du seul remede qui peut les guérir & les tranquilliser pour la suite.

Tel a donc été parmi nous le sort de l'Inoculation par raport à elle-même. Quant à ses méthodes pour y réussir, je vais en faire un détail aussi court que l'a été le précis historique de ses variations, précis qui n'ennuyera

ra pas ceux qui ſont dejà inſtruits, & qui inſtruira ſuffiſamment ceux qui n'ont pas la moindre connoiſſance de cette matière.

Les prémiers Autheurs de l'Inoculation en Occident, ont adminiſtré le remede comme les Grècques, excepté les 3 aiguilles, les ſignes de croix qu'ils en ont rétranché.

Les Anglois qui ont reçû d'elles cette découverte, ont opéré en faiſant à chaque bras une inciſion aſſés légere pour n'entamer que la peau, mais aſſés forte pour en faire ſortir le ſang, ſur cette inciſion, on appliquoit un morceau de fil, récemment imbû de la matière Variolique.

Quelques uns n'ont point obſervé davoir un fil paſſé dans une matière récente, cependant ils ſe flattent d'avoir également réuſſi. Cela prouveroit l'extrême Volatilité du pus Variolique.

D'autres Praticiens pour inſinuer plus ſurement le Virus, faiſoient un cautère au bras du ſujet à Inoculer quelque tems avant l'Opération, ils y appliquoient la matière Variolique, ce qui excitoit bientôt

tôt une ſuppuration des plus abondantes.

Les derniers enfin perſuadés que l'energie du Virus eſt ſi grande que le moindre contact immediat avec la plus légere particule de liquide, le porte rapidement dans la maſſe du ſang, ſe ſont contentés de lever obliquement & le plus légerement qu'il eſt poſſible, l'épiderme avec la pointe d'une lancette trempée dans le pus Variolique, qu'ils mêlent ſur le champ avec la goute de ſang qui en ſort, & qu'ils préſcrivent de laiſſer ſecher, & d'empêcher que rien frotte contre.

Quelques uns de ceux-ci, ont la précaution d'apporter dans la maiſon ou ils veulent Inoculer la matiere récemment exprimée d'une puſtule Variolique, mais j'ai vû le plus grand nombre faire porter un malade dans la maiſon, & y recuillir ſous les yeux du ſujet la matiere propre à l'Inoculer.

Voilà tout ce qui concerne l'Opération de la main, ſur laquelle je dois faire quelques réflexions.

1°. Je

1°. L'uſage du fil appliqué ſur l'Inciſion, ſuppoſe une playe aſſés grande, & un peu d'appareil. Les moindres playes qu'on peut faire, c'eſt le meilleur, & ſurtout dans des parties ou les ulceres ſont douloureux & quelques fois ont des ſuittes facheuſes.

2°. Je ne voudrois point m'expoſer à manquer l'effet de l'Opératîon en me ſervant d'une matière qui ne ſeroit point récente, ce ſeroit me riſquer à perpétuer les inquiétudes du malade, ou à lui procurer les dèsagrémens d'une ſeconde Inoculation.

3°. Le cautère eſt une méthode d'autant plus cruelle & dèsagréable qu'elle eſt démontrée parſaitement inutile, & en vérité je ne ſçais ſi je n'aimerois autant courir les riſques d'une petite Vérole que de m'expoſer à la forme dégoutante d'un cautère ſuppurant une matière abondante.

4°. La dernière méthode dans laquelle on ne fait que lever imperceptiblement l'épiderme, eſt ſans contredit préférable à tous égard, mais je voudrois, pour ne point

ex-

exposer le sujet au danger de gagner la petite Vérole naturelle par contagion, je voudrois disje, qu'on ne fit point transporter le sujet à Inoculer près du malade, ni le malade dans la maison du sujet à Inoculer; car on ne peut trop se précautionner contre les accidens, pour assurer la réputation d'un remede aussi utile.

Pour ce qui concerne les remedes qui doivent précéder l'Operation, lé regime, pendant le cour du traitement, le tems qui lui est propre, les conduites à ces égards, ont également varié.

Dans les commencemens où on étoit encore peu familier avec cette manière de prévenir les effets de la petite Vérole, il est à croire qu'on s'y est comporté avec une grande circonspection, car il en falloit d'autant plus, disoit un Médecin de ces tems là, grand Partizan de l'Inoculation, qu'en donnant exprès une maladie à un homme qui se portoit bien, on se séroit attirés les plus sanglans réproches, si on avoit été assés malheureux pour ne point réussir. Ainsi l'on doit présumer & même l'hi-

l'hiſtoire de ces prémiers tems nous le perſuade, qu'alors on préparoit les ſujets avec ſoin, & qu'on leur préſcrivoit un régime ſévère, mais bientôt les grands ſuccès, qui ſans doute n'étoient dûs qu'à cette conduite prévoyante, rendirent les Inoculateurs téméraires, au moins quelques uns eſſayerent de laiſſer à la nature toute la conduite de l'Opération.

Mais de quelque authorité qu'ils fuſſent appuyés, leur hardieſſe ne fut point ſécondée par les ſuccès. Au contraire, on vit éclore des accidens qu'on n'avoit point encore vû dans la pratique de l'Inoculation, quelques uns même furent mortels. C'en fut aſſés pour répandre ſur ce remede les couleurs les plus noires.

D'autres, tombans dans un excès contraire, entrétenoient leurs malades dans des préparations longues & faſtidieuſes, & les affoibliſſoient au point de juſtifier l'opinion publique, qui étoit, qu'effectivement cette Opération conſiſtoit à rendre malade les Gens qui ſe portoient bien. J'en connois encore aujourd'hui, qui donnent dans

ces excès de préparations qu'ils font durer six sémaines & même deux mois. Cependant nous voyons que les Inoculatrices Grècques, ne préparoient que peu de jours, & réussissoient très bien.

Enfin, les uns & les autres se sont quelquefois rencontrés à donner à gauche pour les sujets propres à être Inoculés. Car ils les ont admis indistinctement, sans craindre qu'aucun vice compliqué avec le Virus, put devenir une raison de ne point risquer le remede, au contraire quelques uns voulant lui approprier la vertu d'un spécifique universel, ont pensé que non seulement une maladie compliquée n'étoit point un obstacle, mais encore qu'elle cédoit à l'efficacité de l'Inoculation.

Plusieurs choisissoient l'Hiver comme la saison de l'année la plus favorable, d'autres donnerent la préférence au Printems & à l'Automne, d'autres seulement au Printems, & d'autres enfin opéroient dans toutes les saisons. Comme ces différentes opinions subsistent encore aujourd'hui dans la pratique, je ne puis m'empêcher d'en dire

ma

ma façon de penſer qui n'eſt jamais établie que ſur des principes univerſellement reçûs.

Ces principes ſont. 1°. Quil y a des remedes qui ne doivent être employés qu'après des préparations convenables. 2°. Que toutes les ſaiſons ne ſont pas également favorables pour l'emploi de ces remedes. 3°. Qu'il eſt des maladies dont la complication empêche l'uſage de certains ſpécifiques. La vérité de ces principes étant inconteſtable, il s'agira de prouver. 1°. Que la matiere Variolique eſt du nombre, & même tient le prémier rang dans ceux qui exigent des préparations. 2°. Que les ſeules ſaiſons qui conviennent eſſentiellement à l'adminiſtration de ce remede, ſont le printems ou l'hiver. 3°. Que la complication d'une ſeule maladie peut être un obſtacle à l'emploi du remede.

Quoiqu'on ne ſoit point convenu de l'analiſe Phiſique du pus Variolique, cependant tout le monde eſt d'accord ſur ſa nature, quant aux effets. On reconnoit que ſes particules ſont infiniment ſubtiles, péné-

trantes & volatiles. Il ſeroit donc inutile de s'étendre ſur l'exiſtence de ces qualités, puiſque tout le monde en convient. Ainſi la diſcuſſion eſt de ſçavoir ſi ce pus eſt morbifique rélativement au ſujet qu'on Inocule, ou ſimplement un remede, ou la matiere d'un remede. Mais cela importe peu au fond de la queſtion que j'ai à réſoudre, car ſi j'accorde contre les principes que j'ai ci-devant établis avec tant d'evidence, que ce pus eſt morbifique, & que c'eſt une vraye maladie qu'on introduit dans un corps ſain, il s'en ſuivra une conſequence bien favorable à ma Thêſe, c'eſt quil n'eſt point d'opération en medecine qui demande plus de préparation & de ménagement, puiſqu'il faudra donner la moindre maladie qu'il ſera poſſible, & que pour y parvenir, il faudra prévoir & détruire les principes vicieux qui par des accidens trop poſſibles combineroient avec l'art des évenemens très facheux. Si au contraire en admettant la regularité de ma définition on le regarde comme un remede, on ſera également forcé d'avouer qu'il eſt

de

de la nature de ceux qui exigent les ménagemens & la conduite la plus circonſpecte, pour quoi ? parceque tout remede volatil & pénétrant qui eſt porté immédiatement dans le ſang, occaſionnera des bouleverſemens épouvantables dans toute la machine ſi le ſang n'eſt préparé à le recevoir, car par ſa volatilité, il en parcourera rapidement la maſſe, & par ſa ſubtilité, il en penétrera intimement toutes les particules, pour en ſéparer les corps héterogenes, & en purger parfaitement toute la ſubſtance. Mais ſi les corps ennemis ſe trouvent ſupérieurs en qualité & en force au combat que les parties du ſang animées par l'effet du remede entreprendront pour ſe débaraſſer, alors tous ſes efforts deviendront impuiſſants. Il n'y aura point de criſe ou elle ſera incomplette. Les corps ennemis qui auront réſiſté au chocq, cauſeront encore dans les ſolides, comme dans les fluides des ravages, tout à fait déplorables. C'eſt auſſi ce qu'on a vû trop ſouvent arriver dans ces Inoculations où on à la témérité de ne point préparer. Des douleurs dans les

reins, des tumeurs dures & lancinantes dans les parties inguinales, des maux de tête presque habituels, un embarras marqué dans toutes les sécrétions, quelquesfois des accès de fievres assés caractérisés pour faire craindre pour la vie du malade, d'autres ont eû des Fievres Intermittentes sans espâces réglés, ces fievres ont ensuite dégénérés en continues lentes aux quelles ont bientôt succédé le marasme, l'éthisie & la mort. Il suffit que tous ces accidens soient possibles, pour qu'un nombre infini d'expériences heureuses, ne puissent justifier l'audace de s'exposer aux risques, en tenant une conduite opposée.

La préparation étant reconnûe d'une nécessité indispensable parceque nous venons de dire, il faut maintenant sçavoir en quoi elle consiste. Elle doit avoir des qualités capables, de détruire l'ennemi qui le peut être, & d'affoiblir celui qu'on ne peut extirper entierement de la masse des humeurs, afin qu'aumoins il s'oppose plus foiblement à l'efficacité du remede.

Pour satisfaire à ces deux indications, il faut

faut 1°. Rémédier à la quantité du Sang, si on a des signes univoques de la plétôre des vaisseaux, car par là on empêchera que le sang venant à être raréfié par la volatilité du remede ne soit géné dans la capacité des vaisseaux. Cette précaution que j'ai remarqué être assés genèralement négligée, même dans la pratique de ceux qui sont pour la préparation, m'a taujours parû d'une conséquence très grande, non seulement pour l'effet du remede, mais encore pour donner plus d'efficacité aux préparations. 2°. Il convient d'évacuer les prémieres voyes, afin de pouvoir ensuite plus facilement attirer les mauvaises humeurs, dont le sang est surchargé, & qui formeroient un choc trop pénible, & une effervescence, dont on ne peut assés diminuer le foyer. Pour cet effet, il faut purger une ou deux fois, quelques fois faire préceder les médecines par un vomitif suivant les indications, & ces indications sont très fréquentes pour ceux à qui l'expérience a montré tous les effets que les vomitifs sagement conduits, peuvent produire pour abréger les maladies.

3°. Dans les intervalles des purgations, on doit uſer abondamment des boiſſons délayantes & tempérantes, dont le prôpre eſt de préparer les matieres que les purgatifs évacueront plus heureuſement & avec moins d'altération, & d'humecter & adoucir le ſang. C'eſt pourquoi tous les matins on doit porter au malade dans ſon lit un bouillon, fait avec le maigre de veau, dans lequel on aura fait bouillir pendant une demi heure l'aigremonie, le creſſon d'eau, la bugloſſe ou bourache, la pimprenelle, le cerfeuil, & la racine de chicorée ſauvage; chacune à la doſe d'une demi poignée pour une pinte de bouillon, qu'on partage en 2 fois, le prémier pour être pris au matin, le ſecond cinq ou ſix heures après le diner.

4°. Comme il eſt intéreſſant tandis qu'on travaille à détruire les mauvaiſes humeurs de ne point en former de nouvelles, il eſt néceſſaire d'aſſujettir le malade à un régime qui puiſſe lui même opérer les effets qu'on doit attendre des boiſſons tempérantes que nous venons d'ordonner, c'eſt

pour-

pourquoi on ne lui fera uſer que des alimens de bon ſuc, faciles à digérer, & on y obſervera une grande modération. Outre cela, on gardera entre le manger des diſtances capables d'aſſurer que la prémiere digeſtion eſt parfaite, auparavant d'en commencer une ſeconde, je ne puis trop recommander cette attention aux malades, c'eſt dans cette vûe que je leurs fais prendre le bouillon à ſix heures du matin, après lequel ils repoſent une heure, puis s'habillent, & mangent une bouillie fort claire faite avec un demi ſeptier de lait, & un peu de farine d'orge, après quoi ils ſe promenent à pié ou en voiture pendent 2 ou 3 heures, en obſervant de ne point ſe fatiguer, à onze heures on leur ſert la quatrième partie d'une pinte de petit lait chalibé, à une heure & demi ou deux ils dinent, vers les quatre heures ils font la même promenade qu'au matin, au retour ſur les ſix heures il prennent le bouillon, à 8 heures on leur donne un ſouper bien plus léger que le diner, & dans lequel il n'entre abſolument aucune nouriture animale,

male, vers les dix heures, quand ils ſont couchés, on leur fait boire encore le petit lait à la même doſe que ci deſſus. Tous ces détails ne laiſſent rien à déſirer ſur la néceſſité de la préparation & ſa nature, je dois à préſent établir le ſecond principe que toutes les ſaiſons ne ſont pas également propres à Inoculer.

Cela eſt ſi évident par ſoi-même qu'on a pour ainſi dire quelque honte de ſe répandre en preuves ſur une queſtion ſi bien décidée par le bon ſens & l'expérience. Cependant comme la pratique journalière fait trop peu de cas de ce principe, il faut au moins le rendre ſi ſenſible aux malades, qu'ils ſoient en état de réſiſter eux mêmes avec connoiſſance de cauſe aux praticiens aſſés téméraires ou peu expérimentés qui leurs propoſeroient l'opération dans un tems moins favorable. L'Inoculation comme je l'ai deja dit étant l'application d'un rememede, non pour guérir une ombre ou une idée, mais une maladie réelle, il s'en ſuivra trois choſes également conſequentes. 1o. Qu'il faut y apporter les précautions qu'on

qu'on apporte à tous les autres remedes. 2°. Qu'on doit faire pour cette maladie ce qu'on fait ordinairement pour celles, dont on peut différer le traitement ſans danger. 3°. enfin qu'on eſt obligé autant que les circonſtances le permettent de chercher le concours des choſes non naturelles, qui peuvent faciliter l'action du remede, écarter les accidens de la maladie, & précipiter le retour de la ſanté. La prémiere conſéquence eſt inconteſtable, ſi on admet la parité qu'on ne peut rejetter ſans un ridicule qui diſpenſe de preuves ultérieures; la ſeconde ne l'eſt pas moins, la troiſième demande d'être expliquée plutôt pour l'inſtruction, que pour la confirmer. L'obligation d'obſerver le concours des choſes non naturelles dans le traitement des malades eſt ſi indiſpenſable, que ſans cela, il eſt généralemenr impoſſible de les guérir. Les plus importantes ſont l'air, le manger, & la boiſſon, pour établir l'indifférence de ces troix choſes, pour un malade, il faudroit ſoutenir que l'air qui nous invironne, ne peut nous affecter, ni extérieurement en

rem-

rempliſſant les vuides de la peau, ni intérieurement, lorsque par l'inſpiration il enfle les viſicules des poumons. Il faudroit dire que cet elément ne porte avec lui aucunes ſubſtances qui puiſſent altérer ſa pureté, qu'ainſi il n'eſt point tantôt humide, chaud, & tantôt froid; quelques fois ſalutaire par les atomes balſamiques dont il eſt chargé, quelquefois mortel par les corpuscules narcotiques, ou par les particules contagieuſes, dont il eſt imbû; mais comme perſonne n'oſeroit ouvertement rejetter ce principe de la phiſique expérimentale, perſonne auſſi n'oſera admettre l'indifférance du concours de l'air pour un malade. 2°. Il faudroit nier l'impreſſion que font ſur un malade le boire & le manger, ſoit par leur qualité ſoit par leur quantité, mais comme cette negative eſt encore inſoutenable, il s'enſuivra que l'affirmative eſt ſuffiſamment démontrée. Or ayant une fois établi la néceſſité du concours des choſes non naturelles pour les malades, nous ſommes portés inviciblement à faire choix de la ſaiſon ou l'expérience, & nótre ſentiment

ment intime nous démontrent que ces choſes concourent le plus heureuſement.

1°. Dans le printems nous ſommes forcés malgré nous de nous appercevoir du changement notable arrivé dans cet élement. Le ſoleil nous regardant aller plus fixémant ranime par ſa chaleur quelques principes actifs que les molécules froides & appéſanties, avoient entrainées avec elles, & comme enſevelies dans les entrailles de la terre. Ces parties échauffées par la chaleur, & rendûes à leurs volatilité naturelle ſe relient à l'air, où ſe briſant continuellement les unes contre les autres, elles ſe diviſent à l'infini, & ſubtiliſent l'air avec elles, delà cette heureuſe effervescence qui change en peu de tems la face entière de la nature. Alors l'air extrêmement raréfié, ne ſuffit plus à ſes éſpaces, dépouillé des parties lourdes & groſſières qui l'appéſantiſſoient, il ſe répand dans l'immenſité de l'atmoſphere, & ceſſe de nous comprimer nous même par le poids, qui faiſoit ſon propre esclavage. Il fait plus, il nous comble bientôt des mêmes bien-

bienfaits qu'il a reçûs, & nous communique par l'inſpiration cette matière ſubtile que les principes actifis ont mis en mouvement. Il fait paſſer dans nôtre ſang ces particules balſamiques dont il eſt empreint, & lui commnnique la fluidité & la force, alors toutes nos actions ſe fortifient, les reſtes des maladies s'évanouiſſent. Les principes vicieux forcés par la force du mouvement du ſang de ſe méler avec lui éprouvent bientôt une heureuſe fermentation qui les chaſſe au dehors.

2°. Dans l'été tous ces avantages s'evanouiſſent. Le ſoleil par ſon exceſſive chaleur, ſemble reprendre à la nature tous les avantages, dont il l'avoit comblé. Nos corps par une diſſipation d'eſprit presque continuelle s'aggravent & ſe deſſechent, les principes du mouvement s'annéantiſſent, les fluides ne ſont plus ſoutenus par leur activité, bientôt les obſtructions ſe forment, les humeurs ne ſont plus briſées par le mouvement, les vices ſe multipliént dans l'économie animale, & n'attendent pour en troubler l'harmonie que l'abſence

ſence de la chaleur qui peut la défendre encore.

3°. Mais l'automne arrive avec ſes inconſtances qui imitent de bien près les rigueurs de l'hiver ſans en avoir les avantages, & font éprouver aux corps des variations ſenſibles qui produiſent bientôt des combats inteſtins, des maladies, & des morts.

4°. L'hiver eſt moins fatal, parceque l'air eſt plus ſemblable à lui même. Le froid qui ſe ſuccède continuellement, ne ſupprime point l'effervescence des humeurs. La tranſpiration eſt moindre, mais les parties ſpiritueuſes du ſang n'etant point ſujettes à ſe diſſiper, elles en défendent la corruption & en ſoutiennent la fluidité. Toutes les actions animales ſont plus parfaites, quoique les excrétions ſoient moins fréquentes. Mais il faut remarquer que tous ces avantages ſont pour ceux qui entrent dans cette ſaiſon avec une bonne ſanté, & la force d'un âge encore peu avancé ; car les malades ne s'y rétabliſſent point, & les viellards peu animés par la cha-

chaleur interieure, se soutiennent avec peine contre le froids des aquilons, & des glaces qui les environnent. La jeunesse qui est pleine de feux s'en accommode très bien, & même y gagne des forces, parce quc son économie animale y reprend l'équilibre qui est l'ame de la vie.

D'après ces peintures on concevra la ridiculité de ceux qui prétendent ne point admettre de préférence dans les saisons pour l'emploi des remedes, & on me dispensera d'une surabondance de preuves toujours inutiles pour convaincre ceux qui n'ont que des caprices pour motifs de conduite, car ceux qui aiment la raison se retractent qnand on la leur fait connoître, mais les petits esprits qui n'aiment qu'eux même, ne se départent jamais de leurs opinions, comme le dit Celse en retractant lui même son erreur sur l'ouverture des Os Pubis dans l'enfantement; un esprit noble & généreux, non seulement reconnoit ses erreurs dans sa pratique particuliere, mais il veut encore que le public, & même la postérité soient détrompés, ainsi que

lui,

lui, c'eſt pour quoi le plus grand de nos Philoſophes Chrêtiens à compoſé un livre de ſes retractations, c'eſt auſſi par cette raiſon que le prince de la médecine n'a point rougi d'avouer qu'il avoit été déçû à diſtinguer la ſuture de la tête d'avec la fracture. Mais les caprices ont des ſuites d'autant plus dangereuſes que les effets en ſont plus heureux, car il y a bien des occaſions ou avec l'inconduite la plus marquée, on ne peut mêtre la nature en défaut, heureux les malades mal conduits, qui profitent de ſes bonaces. Il en eſt d'autres auſſi, ou les accidens ſont ſi légers que les fautes du Médecin ne paroiſſent presque point : ſemblable dit Hipocrate, au mauvais Pilote qui dans un tems de calme peut faire beaucoup de fautes qui dans un gros tems causeroient la perte du vaiſſeau, & montreroient, mais trop tard ſon ignorance. Cette critique toute juſte & raiſonnable ne doit point nous faire perdre trop longtems de vûe la partie inſtructive qui eſt celle qui nous intéreſſe le plus. Le Lecteur intelligent a dèjà ſur le ſimple ex-

poſé que je lui ai fait, déterminé lui même le choix de la ſaiſon qui convient le plus d'Inoculer. Il aura remarqué que malgré que le printems puiſſe être plus généralement adopté que les autres, parceque ſa température modérée convient également à tous les âges & les tempéramens, néanmoins les Inoculatrices Grècques n'avoient point tout à fait tort de donner une préférence particulière & excluſive à l'hiver. 1°. Parcequ'elles n'opéroient que ſur des enfants dont le tempérament & la force de la vie, n'etoient aucunement altérés, 2°. à cauſe de la grande humidité qui accompagne le tiſſu des parties molles & laiteuſes dans un âge auſſi tendre. 3e. Enfin pour la commodité plus grande dans cette ſaiſon que dans toutes les autres d'entretenir dans la chambre du malade une température d'air modérée.

Ainſi parmis ceux qui voudroient garder la chambre, je ne ferois point de difficulté au moins pour les enfants de donner la préférence à l'Hiver, & je ſubſtituerois à la promenade des exercices qui rempliroient

roient mes vûes à cet égard. Mais pour obvier aux difficultés, & rendre le traitement plus agréable, je préfererois á tous égards le printems. Ce sont ces deux saisons ou il soit prudent d'inoculer, ce sont aussi les seules que tous les Médecins choisissent. Mais dans un cas pressant il n'est plus question de choisir. Quoique la guérison d'une fièvre soit plus heureuse & plus facile dans les beaux jours que dans les mauvais, un Médecin seroit assés mal fondé à laisser courir la fièvre dans l'attente des beaux jours, ainsi dans un epidémie qui fait trembler pour les jours de ceux qui n'ont point eû de petites Veroles, il faut employer le spécifique dans telle saison que ce soit, mais avec toutes les précautions qui peuvent contrebalancer la disproportion qui existe entre la saison & la température d'air qui seroit à désirer. Dans l'impossibilité d'exécuter les précautions, il ne faut point inoculer, car ce seroit véritablement alors qu'on donneroir *un mal certain* pour en eviter *un qui n'existeroit peut être jamais.*

Enfin la dernière difficulté que nous avons à résoudre concerne les sujets à Inoculer. Doit on administrer ce remede indifférement à tout le monde, au contraire il y a-t-il des malades qui n'en sont point susceptibles ? Pour répondre à cette question, il suffira de se rappeller les prémiers principes de la Pathologie. Ayant admis que le Virus Variolique est une maladie, & que l'Inoculation en est le spécifique, alors on sera obligé de conclure que tous ceux qui sont imbus de ce Virus, sont des malades qu'il faut traiter avec le même discernement que tous les autres qui se présentent dans la pratique, & que le spécifique ne devra être emploié, que quand par un examen des plus combinés, on aura reconnu qu'il convient à l'état actuel du malade. Voilà, je crois la marche des Médecins prudens, voilà des principes, dont on ne peut s'ecarter sans mériter les reproches que faisoit un célèbre Autheur dans le commencement de ce siècle à tous ceux qui par des entêtemens déplacés s'opposoient aux progrès de l'art, cest aussi

cel-

celle que nous voulons ſuivre dans la doctrine que nous allons donner ſur le choix des ſujets propres à l'Inoculation.

J'ai remarqué 3 obſtacles, qui tantôt ſéparés & tantôt réunis, s'oppoſent à l'emploi de ce remede, le prémier vient de l'âge, le ſecond du tempérament, le troiſième d'une maladie, ou de pluſieurs. Quelques fois on peut remédier à ces deux derniers par le ſecour de l'art, mais pour le prémier je ne vois point de circonſtances ou l'art puiſſe être heureuſement employé. Ainſi les prémieres années de l'enfance, & les dernieres de la vieilleſſe me paroiſſent une raiſon de refuſer le remede. Les enfants ſont ſujets à un ſi grand nombre d'incommodités dejà trop embaraſſantes par elles même depuis leurs naiſſance, jusqu'à l'âge de 4 ou cincq ans, qu'il paroit dangereux d'ajouter de nouvelles criſes à celles qu'ils ſont dans le cas d'eſſuyer tous les jours. Ces criſes ſont trop connues non ſeulement des Gens de l'Art, mais encore des Peres & meres, pour que je ſois obligé d'en donner le détail. Les

Vieillards n'ont plus cette force de Vie, cet eſprit reparateur capable de ſoutenir l'effet du remede. Je conſeille donc de ne recevoir à cette opération que les enfans qui ſeront ſortis des plus grands accidens qui ſont propres au prémier âge, & encore moins de s'expoſer à Inoculer ceux qui ſont dans la Vieilleſſe, car comment concevoir qu'ils puiſſent ſoutenir le régime rafraichiſſant qu'exige le traitement. L'âge le plus heureux eſt depuis le dernier période de l'enfance jusqu'au prémier de la puberté, c'eſt dans cet intetvalle que l'on peut aſſurer que le tempérament eſt tel qu'on l'a reçû de la nature, & qu'il n'eſt altéré par aucun vice étranger.

Les adolescens n'y ſont pas moins propres, quand leur éducation ſoit animale, ſoit ſpirituelle n'a point été vicieuſe, quand les paſſions n'ont point encore été développées, que la bonne chair n'a point empoiſonné les fluides, que le travail exceſſif n'a poit cauſé une trop grande diſſipation d'eſprits, que les débauches n'ont point

point communiqaé au ſang des qualités acres & muriatiques.

Enſuite vient l'âge Viril, ou il eſt bien difficile de ne poit trouver tous ces dèsavantages que nous craignons même pour l'adolescence. J'en conclus qu'on ne peut être trop ſcrupuleux dans l'examen des ſujets qui ſe préſentent depuis le dernier période de l'adolescence, qu'on ne peut trop s'informer d'eux mêmes, & de ceux à qui ils ſont chers, de leurs genre de vie, de leurs paſſions & de leurs habitudes, parceque nous avons l'expérience qu'une ſanté très brillante en apparence cache des Levains qui n'attendent que l'occaſion pour produire les plus grands dèsordres. Une ſeule obſervation prouvera mieux la néceſſité de cet examen que tous les raiſonnemens que je pourois faire.

Une perſonne que je ne dois point nommer, non plus que ſa Ville, à cauſe de quelques circonſtances qui ne feront point favorables à l'étât reſpectable dont elle jouit, & que j'oſe dire qu'elle honore depuis longtems par la condnite la plus réguliere, tou-

chée des progrès journaliers de l'Inoculation dont je lui rendois compte dans les fréquentes converſations que nous avions enſemble, m'avoua un jour ſes inquiétudes au ſujet de la petite Vérole qu'elle ne croyoit pas avoir eûe, & en même tems le déſir où elle étoit de ſe tranquilliſer en ſe faiſant Inoculer. Mais l'embaras étoit grand, car Madame ſon Epouſe étoit une zèlée anti-inoculatrice, & même une fille qu'elle venoit tout récemment de perdre par la petite Vérole naturelle, ne l'avoit point corrigé de ſes préjugés, au contraire elle en étoit devenue plus furieuſe qu'auparavant, parceque me diſoit elle, en apoſtrophant en ma perſonne toute la médecine, *c'eſt vôtre art déteſtable qui multiplie cette ſource de toutes nos disgraces, que vous étendés & reproduiſés continuellement, ſous le vain prétexte de la detruire.* Elle avoit cependant tort de m'en vouloir perſonnellement, car 1°. je n'avois pas eû l'honneur d'avoir ſoin de Mademoiſelle ſa Fille, 2o. j'etois plus d'une fois convenû avec elle, qu'il ſeroit à déſirer qu'on prit des

des précautions en Inoculant pour ne point répandre la contagion. Il n'etoit donc gueres possible de la faire consentir à cette opération, ni même d'oser la lui proposer. Il fallut imaginer une tromperie qui put absolument lui en dérober la connoissance. Ce fut aussi le parti que prit son mari. Il convint donc avec moi, que sous prétexte de quelque légère indisposition, nous ferions chez lui toutes les préparations que je jugerois nécessaires, & qu'ensuite, nous irions faire l'Opération, & finir le traitement à sa Campagne, où il étoit bien sur que son Epouse ne viendroit pas le joindre, tant a cause du mauvais tems, que par l'aversion naturelle qu'elle avoit pour cette demeure, qu'elle trouvoit horrible même dans les plus beaux jours. Cette convention faite, & lui ayant proposé toutes les questions, que je devois a cause de son âge, qui étoit de 43 ans, j'observai que depuis 22 ans jusqu'à trente quatre, qu'il s'étoit marié, il avoit essuyé une fluxion de poitrine, & deux accidens vénériens qu'on avoit traité avec assés de

précaution, pour juger qu'ils avoient été heureuſement terminés. Je pus auſſi juger que ſon tempérament ètoit modéré entre le chaud & l'humide, que l'eſtomach étoit bon, & que les fluides jouissoient d'une liberté convenable. Je crûs donc trouver, à l'âge près, le ſujet le plus convenable à l'Inoculation; mais combien fusje trompé dans mon attente. Malgrés mes queſtions multipliées, le malade m'avoit caché, que depuis une fluxion dans le ſcrotum dont il avoit été traité, il y étoit reſté une douleur ſourde, mais ſi peu ſenſible, qu'il n'en avoit jamais été incommodé. Il lui étoit auſſi ſurvenu depuis deux ans des gerſures dans les replis extérieur du prépuce, ces gerſures disparoiſſoient quelques fois ſans qu'il eut pour ainſi dire lieu de s'en apperçevoir, quelques fois auſſi elles ſe faiſoient ſentir par des légeres démangeaiſons. Alors attribuant ces accidens à la chaleur naturellement âcre des parties, il y remedioit par quelques bains de propreté, & l'effet juſtifioit ſa tranquillité à cet égard, puisqu'ils disparoiſſoient

ſou-

ſouvent pour pluſieurs mois. Il y en avoit même ſix, qu'il n'en avoit pas ſenti la moindre atteinte, où plustôt qu'il ne s'en étoit pas apperçû, lorsque cédant à ſes vives ſollicitations, j'entrepris de l'Inoculer. Voici ce qui s'eſt paſſé, ſur ſix Inciſions, que j'ai fait aux deux bras une ſeule a refuſé de s'enflammer, les autres dès le quatrième jour ont fait eſſuyer au malade des démangeaiſons extraordinaires, les glandes des aiſſelles ſe font gonflées avec une douleur très vive, le cinquième jour, le malade a ſenti ſur les 12 heures du matin un légèr friſſon, ſuivi d'une châleur plus interne que ſenſible audehors, mais un abâtement général, point d'appetit. La nuit ſuivante fut très mauvaiſe. Le lande-main matin le malade ſe trouva mieux aux douleurs des aiſſelles prés qui continuerent pendant çincq jours, il s'applaudiſſoit dejà de la légereté de cette prémière Fievre, & j'avoue que j'y fus auſſi trompé, & que je m'imaginai que cette Inoculation prenoit le tour du monde le plus heureux, mais ſur les 2 heures aprés diner au moment, qu'il

qu'il ſe diſpoſoit à manger une ſoupe, il fut ſaiſi d'un friſſon violent auquel ſuccèda une Fievre dont la malignité me parut principalement être dans le genre nerveux. Le délire dura depuis cincq heures du ſoir jusqu'à 3 heures du matin avec une force toujours égale, il fut accompagné des mouvemens convulſifs d'un très mauvais caractère, à ce délire ſuccèda un ſi grand abâtement, qu'il me fut impoſſible de tirer de lui une parole jusqu'à 8 heures. Cependant on avoit réuſſi à lui faire prendre un lavement qui avoit parfaitement opéré, je lui avois auſſi donné en deux fois une demi once de teinture de Quinquina, dans laquelle j'avois fait diſſoudre une dragme de Sel Prunelle; ce qui ſans doute n'avoit pas peu contribué à ramener le calme. Je fus plus ſurpris qu'épouvanté de cet évenement auquel j'avoue de bonne foi que je ne m'attendois pas, il n'eut point d'autre ſuite. Le landemain je purgeai légerement le malade. Les endroits où j'avois fait les Inciſions, étoient toujours d'une inflammation inquiètante & douloureuſe. Le ſeptième

jour,

jour, elles commencerent à blanchir & à s'élever dans le centre mais ſans prendre exactement la forme de puſtules Varioliques, auſſi eurent elles le ſort de tous les Boutons ordinaires qui viennent à la ſurface de la peau, quî s'enflamment, blanchiſſent au centre, n'ayant que peu, ou point de ſéroſité, & deſſechent ſans ſupuration. Le 16ſième jour, le malade me paroiſſant très bien rétabli de l'altération que lui avoient cauſé ces évenemens, & voyant, qu'il n'y avoit plus aucun ſigne, qui annoncat des effets ultérieurs de l'inoculation, je lui conſeillai de revenir à la Ville; ce que nous fimes le landemain. Les douleurs des aiſſelles étoient évanoüies, la tête étoit parfaitement libre, l'appétit excellent, de ſorte que ſon épouſe aulieu de ſoupçoner les ſouffrances qu'il avoit eſſuyé à la campagne, le félicitoit au contraire d'y avoir acquis plus de vigueur & de ſanté qu'auparavant. Mais huit jours aprés, il vint me trouver, & me dit qu'il ſentoit un poids incommode dans les teſticules, que même depuis ſon lever il y avoit éprouvé

trois

trois ou quatre fois des douleurs lancinantes, mais qui passoient dans l'instant. J'en fis sur le champ l'examen, je trouvai effectivement le testicule gauche un peu plus gros que dans l'état naturel, mais comme il témoigna de la douleur, quoique je ne fisse que le comprimer légèrement, & que cette même douleur, se fit sentir dans l'autre, qui cependant étoit dans l'état naturel; je lui fis des questions, qui l'obligerent enfin de m'avouer tout ce que j'ai dit ci-dessus. Sur son aveu, & les signes existans, je ne balancai point à prononcer qu'il avoit la Verole, & que le remede qui n'avoit pû mettre en action, le Virus de la petite Vérole qui n'existoit pas, avoit trop bien reveillé, celui qui existoit, & dont il devoit attendre bien d'autres effets, s'il n'avoit promtement recour aux palliatifs, en attendant la belle saison qui permettroit d'user plus surement & avec plus de mistere du spécifique. Je lui conseillai donc 1°. de mener un regime humectant, & qui sans être aussi rigoureux que celui que je lui avois ordonné pour la préparation,

tion, fut néanmoins aussi exact, quant à la nature des boissons & des alimens. 2°. De baigner les parties maladies 2 fois le jour, & une heure chaque fois dans l'eau minérale artificiele du célèbre Mr. GOULARD, Chirurgien Major de l'Hopital Royal de Montpellier, ce remede m'ayant toujours réussi en pareil cas, & même dans des circonstances bien plus graves. 3°. D'appliquer sur ces mêmes parties des compresses imbilées de la même eau, & de les contenir sur les testicules avec un suspensoir, & sur le prépuce avec un fourreau de linge attaché avec des cordons à la ceînture du suspensoir. 4°. De frictioner légerement les parties tous les 4 & cinq jours, avec un quart de gros d'onguent de mercure Camphré. 5°. Le même jour des frictions, qu'il devoit toujours se donner le soir, de prendre le matin à jeun une demi doze des pilules de Béloste. Je croyois, avec ces précautions, fondé sur plus d'une expérience heureuse, pouvoir brider le Virus, & l'empêcher tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de causer de plus grands dèsordres, jus-

jusqu'à ce que nous fussions en état de le détruire radicalement. Ainsi je croyois avoir suffisament pourvû aux indications & n'avoir plus d'autres suites à craindre; j'etois même venû à bout de tranquilliser, & de calmer mon malade, que ma franchise sur son état avoit singuliérement allarmé. Nous n'avions garde, l'un & l'autre de penser, ni même de soupçonner l'orage qui devoit succèder à ce calme apparent. Le Virus Variolique dont j'avois pour ainsi dire perdû l'idée, existoit encore. Il ne tarda pas à nous faire appercevoir de son existence, & à reveiller avec lui toute la malignité des accidens Vénériens aux quels nous croyions avoir suffisament pourvû. Le 25me jour aprés l'Operation (Phénomène que je n'avois point encore observé dans la pratique,) sur les onze heures du matin, le malade fut attaqué d'un frisson subit, qui dura jusqu'à 4 heures aprés diner, une fièvre de la même qualité que la prémière y succèda, mais bien plus maligne, & avec des symptômes plus effrayants. La fièvre & le délire durerent trente six heures avec

la

la même force, les convulsions furent pendant ce tems plus ou moins fortes. Enfin la seconde nuit tous les symptômes graves disparurent. La Fièvre continua encore 24 heures, mais avec une chaleur & des maux de tête supportables : toute la partie inférieure du visage fut couverte de cinquente pustules, qui m'annoncerent la fin de la crise. Dans tous le reste du corps il n'y en eut que deux, l'une sur la partie superieure & posterieure du fémur droit, & l'autre à l'épaule gauche. Ce qu'il y a eû de singulier, est que malgré cet accident nôtre Inoculation est restée secrète; tout le monde ayant régardé cette éruption comme un effet naturel, quoique bien extraordinaire de la fièvre. Pendant ces trois jours, le malade avoit bien été forcé de perdre de vûe, ainsi que moi l'autre maladie sur laquelle se reveillerent toutes mes inquiétudes avec d'autant plus de raison, que j'étois certain, qu'un tel accident avoit rappellé le Virus Vénérien dans toute l'habitude du sang, & que les prémières marques de sa méchanceté se manifesteroient

ſurtout dans les parties qui étoient dejà viſiblement affectées, & que je pouvois regarder comme ſon foyer. En effet désque je pus en faire l'inſpection, je trouvai les deux teſticules beaucoup plus douloureux dans la preſſion, & le gauche plus enflé & plus dur. Je remarquai auſſi une tenſion ſchirreuſe & inégale dans le cordon ſpermatique, & enfin le malade me fit connoître qu'il ſentoit un étranglement conſidérable au cou de la veſſie, lorsqu'il finiſſoit de rendre ſon Urine, & que tout le muſcle extenſeur de l'urethre lui étoit extrêmement douloureux. Je m'apperçûs auſſi de deux petits chancres à la partie ſuperieure du prépuce, l'un dans l'intérieur, & l'autre à l'extérieur. Je fus véritablement allarmé de l'état du malade auquel je n'eus garde de faire part du danger où je le voyois. Je me mis en devoir d'y porter les remedes les plus prompts pour lui rendre au moins les douleurs ſupportables, j'en vins bienbientôt à bout, mais l'accident des teſticules & du cordon ſpermatique n'étoit point ſuſceptible d'une guériſon ſi précipitée. Je ne

ne doute point que les ſoins & la ſagacité du Médecin, au quel j'ai été obligé en partant de cette Ville de faire la confidence de ſon étât, ne ſoient venu à bout avec beaucoup de tems & de patience, tant de la part du malade que de la ſienne, de le guérir radicalement. Je ne connois perſonne plus capable que lui d'opérer une telle cure. Je me ferois honneur de le nommer dans toute autre circonſtance.

Le tempérament du ſujet eſt le ſecond obſtacle qui s'oppoſe à l'Inoculation. Ainſi tous ceux qui ſont foibles, & abondent en mauvaiſes humeurs, & qu'on ne pouroit admettre à cette Opération qu'après les avoir épuiſés encore davantage par des remedes longs & audeſſus de leurs forces, doivent être refuſés comme incapables de ſupporter l'action du remede. Tous les tempéramens exceſſifs dans telle qualité que ce puiſſe être, ſont dans le même cas. Ces regles ſont ſi certaines, que quand on aura quelque dèsagrement, on poura toujours faire attention qu'il n'eſt arrivé, que

parcequ'on a voulu ſe mettre audeſſus de ces principes.

La complication des maladies eſt le troiſième, & le plus important de tous les obſtacles. Pour s'en convaincre il ſuffit de ſe rappeller ce que nous venons d'expoſer dans l'obſervation. Mais comme toute maladie compliquée, n'eſt point toujours un obſtacle, je dois faire remarquer les cas où on peut avec prudence trancher ſur la difficulté, & ceux ou cette même prudence oblige de s'arrêter.

Toutes les difformités extérieures; deſquelles ne compriment point les principaux organes de la vie, ne doivent pas empêcher d'Inoculer. Les dartres farineuſes, & toutes les autres éruptions de la peau qui annoncent certainement ne pas prendre leurs ſource dans le vice du ſang ſont dans le même cas. Nous portons le même jugement des pâles couleurs occaſionnées dans le Sexe par un défaut encore recent de certaines évacuations : pourvû qu'elles ſoient d'ailleurs bien conſtituées, l'Inoculation réuſſira très bien aprés les pré-

para-

parations ordinaires, la ſaignée du pié, enſuite l'uſage des remedes martiaux prudemment aſſociés aux Stomachiques.

On doit abſolument refuſer ceux qui ont les maladies dont nous allons faire mention.

1°. Si le ſujet eſt attaqué du poumon, à plus forte raiſon s'il eſt dans le maraſme, ſujet à une fièvre lente, à la toux, à la difficulté de reſpirer, s'il tend enfin à la phtiſie, car exiger une criſe d'un homme qui eſt dans cet étât, c'eſt appeller la mort à ſon ſecours.

2°. s'Il eſt dans aucun cas d'hidropiſie de telle eſpèce qu'elle ſoit, ou ſi ſans ſe trouver dans une hydropiſie évidente, l'œdême & la pâleur de la peau annoncent des viscères pleins d'obſtructions, & un amas de ſéroſités qui croupiſſent dans le corps.

3°. Si une jauniſſe prouve que la bile eſt ſortie de ſon Kiſte, & s'eſt répandûe dans l'habitude du corps.

4°. Si le ſujet eſt hipocondre décidé, je conſeille à l'Inoculateur, tant pour l'avantage du malade, que pour ſa propre

tranquillité de ſe dispenſer de l'opérer.

5e. s'Il eſt ſujet à des vâpeurs presque continuelles, & encore plus ſi les accidens ſont épileptiques, car on ſçait combien il eſt dangereux de mettre le ſang de ces ſortes de perſonnes en commotion.

6e. s'Il eſt attaqué de dartres vives qui s'annoncent pour être l'égout d'un ſang eſſentiellement vicieux, comme auſſi d'ulcères, de chancres, &c. qui portent le même caractère.

7e. s'Il eſt ſujet au Scorbut, ou a plus forte raiſon s'il en porte les ſimtomes qui caractériſent la maladie dans ſon plus facheux période, comme les taches noires & livides ſur les jambes, une haleine inſoutenable, les dents branlantes & prêtes à ſortir de leurs alvéoles, les gencives blanches, fongeuſes & pouries, la diſſolution du ſang qui eſt infaillible dans ces ſortes de malades, s'oppoſe abſolument à l'Inoculation.

8°. s'Il eſt expoſé à des flux habituels, ſur tout, ſi ce ſont des hémoragies, on ſent le danger qu'il y auroit d'uſer d'un tel remède.

9°. En-

9°. Enfin ſi le ſujet eſt rachitique, ou écrouelleux, ou qu'il ait telle maladie que ce puiſſe être, dont le traitement eſt presque toûjours infructueux, ou aumoins ſi long qu'il ne peut ſe terminer que par une convalescence foible qui exige des ménagemens quaſi auſſi grands que la maladie elle même, tout homme cenſé conviendra aiſement avec moi, que ce ſeroit une tentative auſſi cruelle que téméraire, d'expoſer de pareils gens à l'opération.

Jusques à préſent j'ai ſatisfait à ce qu'on devoit attendre de moi ſur l'Inoculation, tant par raport a elle même, qu'a ſes effets. J'ai fait ſentir peutêtre un peu vivement les fauſſes opinions qu'on en a eu jusqu'à aujourd'hui, & j'ai fixé la véritable idée qu'on doit en avoir. J'ai enfin démontré avec évidence, que ſes effets ſont toujours heureux quand elle eſt ſagement adminiſtrée. Mais comme, par la même raiſon qu'il y a dejà eû trop de fautes commiſes à cet égard, on doit s'attendre malgré la ſolidité de nos raiſannemens, à de nouvelles imprudences; je

crois qu'il eſt de mon devoir de prévoir les cas fachenx qui pouroient en réſulter, & d'indiquer les moyens par lesquels on doit y rémédier.

Dans ces cas, les uns ſont antécedens à l'opération, les autres concomitans, & les derniers conſéquens. Les antécedens ſont ceux qui arrivent dans la préparation. Les concomitans ceux qui accompagnent l'opération chirurgique, & les conſéquens ceux qui ſuivent après cette opération. Les prémiers dépendent dabord du ſujet, à qui il arrive des révolutions qu'on n'a pas pu prévoir, quelques fois du Médecin qui n'a point fait l'examen convenable, ou de la conſtitution du ſujet, ou de ſes diſpoſitions actuelles. Les ſeconds viennent également ou de l'Opérateur qui n'a point inſinué comme il devoit la matière propre à inoculer, ou du ſujet qui l'a eſſuyé, ce que j'ai vû arriver. Les troiſièmes enfin viennent rarement de la faute du ſujet, quoique la choſe ſoit poſſible, comme il eſt prouvé dans mon obſervation, mais presque toujours du défaut de l'Inoculateur

teur qui n'a point jugé à propos d'obſerver aſſés ſon malade, ou qui n'a point apporté les précautions convenables dans la préparation.

Les prémiers accidens conſiſtent, 1°. en une maladie récente qui ſe déclare, alors il faut y rémédier ſuivant les principes de l'Art, enſuite bien rétablir ſon malade, & obſerver un eſpace raiſonnable, & proportioné à la qualité de ſa maladie, avant d'entreprendre de le traiter du Virus Variolique, 2e. ou en une maladie ancienne qui ſe manifeſte dans la préparation, c'eſt ce qui m'eſt arrivé dans un malade de trente cinq ans que j'avois fait ſaigner & purger, & à qui j'avois ordonné pendant 8 jours l'uſage des bains tièdes pendant une heure, ſoir & matin, dans la vûe de ramollir la peau & de faciliter l'éruption. Le cinquième jour il ſe manifeſta pluſieurs accidens qui lui prouverent la néceſſité de continuer les bains, mais pour ſe préparer à un traitement bien différent de celui de l'Inoculation.

Les accidens concomitans viennent de la

part du Chirurgien. 1°. S'il s'eſt ſervi d'une matière refroidie, car malgré le ſentiment de quelques Médecins ſur l'énergie du Virus, je crois que dans une affaire de conſéquence, il faut toujours ſuivre le parti le plus ſur : or il eſt très certain qu'une matière chaude paſſera plus aiſément dans le ſang qu'une autre à laquelle le froid a fait perdre ſon activité, par conſéquent c'eſt un Entêtement aſſés déplacé de préferer la prémière à la dernière. 2e. Si le Chirurgien a fait des piqures aſſés ſuperficièles, pour que la peau ne fourniſſe point de ſang, la matière Variolique ne trouvant point un vehicule ſuffiſant pour être porté dans la maſſe, ne produira aucun effet. Le ſujet croira avoir été bien inoculé, & cependant voyant que le rémède n'opère point, il ſe flatera d'être exempt du Virus Variolique, & dans cette dangereuſe ſécurité, il s'expoſera à la contagion, gagnera la petite Vérole naturelle, & maudira l'Inoculateur & l'Inoculation. Le fait n'eſt point imaginaire, je l'ai vû arriver. Cependant un ſeul cas ſemblable, eſt capable

de

de détourner une Ville entière où ce Rémède feroit desjà en honneur, d'y avoir recours, & d'en réconnoître les falutaires effets, car telle eft l'inclination publique à confondre l'innocent avec le coupable. Le criminel eft l'Opérateur qui a agi trop légèrement dans la chofe du monde la plus férienfe, l'Innocent eft le rémède qu'on condamne, mais le public fe punit en même tems lui même en fe privant d'un fecours qui lui eft fi néceffaire. Voilà ce qu'il y a de plus facheux, voilà de ces fautes que je regarde comme impardonnables, parce qu'en retardant les progrès de l'Art, elles confervent des erreurs que des prodiges même ont enfuite peine a détruire. Si un Inoculateurr eft tombé dans l'un ou l'autre de ces inconveniens, je lui confeille toute réflexion faite de recommencer l'Opération, ou le jour même, ou le landemain, ou au plus tard, au 4ême ou cinquiême jour, lorsque les incifions, aulieu de s'enflammer, fe font au contraire defféchées avec autant de promptitude & de facilité, que cela arrive à des piqu-

res

res que l'on ſe fait quelques fois ſoi même par haſard. Les accidens qui arrivent de la part du ſujet peuvent auſſi ſe produire de deux manières, ou parcequ'il eſſuye la matière Variolique par mégarde, ou bien qu'il le fait véritablement par malice, c'eſt à quoi doivent prendre garde ceux qui opèrent, & plus encore ceux qui ſont prépoſés pour avoir ſoin des ſujets qui ſont préſentés pour l'Inoculation. Pour moi afin de parer à tout inconvenient, je conſeille auſſitôt le mélange fait ſur les piqures d'y appliquer à la manière Grècque, une coquille d'écaille legèrement convexe, & de faire un bandage par deſſus, qui n'eſt pas plus génant que celui d'une ſaignée ordinaire, & qu'on ordonne de ne point déranger jusqu'au landemain, ou le ſoir du jour même, ſi on le peut, qu'on vient réconnoître par ſoi-même, ſi on a touchè au bandage.

Enfin les accidens conſéquens, viennent le plus ſouvent de la faute de celui qui adminiſtre le rémède, quelque fois néanmoins on doit les attribuer au malade. La

faute

ſaute ſera attribuée au Médecin. 1°. S'il n'a pas fait le choix de ſon ſujet avec tout le discernement requis, car alors, comme nous l'avons dejà dit, ou la complication de certains maux anciens ou héréditaires empêcherent l'effet du remede, & n'ayant que la force de mettre le Virus en mouvement, ſans le chaſſer hors du corps, il dégènera en d'autres maladies plus terribles que celles dont le ſujet étoit dejà attaqué, & à laquelle elle donnera plus de force; ou elle cauſera ſa mort. Ces maladies étant d'un caractère nouveau & inconnu, ne pouront plus être détruites par une nouvelle inſertion, car tel eſt le caractère des Virus dégénères, c'eſt que les ſpécifiques qui étant bien adminiſtrés, auroient pu les détruire, produiſent alors des effets tous contraires; cette remarque nouvelle doit donner un grand poids à ce que j'ai dejà dit ſur les précautions qu'on doit obſerver dans le traitement, car ſuppoſé que nous n'ayons point de reproches à craindre de ceux que nous avons expoſé à des événemens ſi terribles, pourons nous bien étouffer les juſtes

justes remords de la conscience & de l'honnêteté naturelle, qui nous reprochent sans cesse de pareilles indiscrétions. Ce qu'il y a de mieux à faire lorsque la nature paroit trop foible pour seconder la Vertu du Spécifique, c'est d'aider le malade en lui administrant souvent & à petite doze la teinture de Quinquina, telle que je l'ai préscrite. C'est le rémède le plus capable de réunir dans le sang les principes de vie, & de leur donner la force de luter contre l'ennemi. On doit en même tems avoir grande attention de rendre le ventre libre par des lavemens composés avec les racines & feuilles émollientes, & ne les employer que suivant la nécessité. Quand on a remedié aux plus grands dangers, & qu'on voit que tout ce qu'on peut faire de mieux est de sauver la vie du sujet, alors il faut le suivre avec exactitude pour observer les accidens qui ne tarderont pas à se développer. Il faudra les traiter suivant les principes, mais en ne perdant jamais de vûe que c'est une crise imparfaite qui leur a donné naissance.

Parce

Parce que je viens de dire, de l'impuissance du spécifique sur les Virus degénérés on peut rendre raison pour quoi l'Inoculation sur certains sujets n'ayant pas eû tous les bons effets, qu'elle a coutume de produire, & au contraire ayant été féconde en phénomènes aussi désolans pour le Médecin que pour le Malade, conserve néanmoins le privilège de l'exempter pour toujours de la petite Vérole naturelle. Il est vrai, que c'est payer quelques fois bien cher cet avantage, que de l'acheter par des maux longs & dégoutans auxquels on préféreroit surement de courir les risques de la contagion. Mais surtout qu'on ne perde point de vuê, que ce n'est point le vice de l'Inoculation qui produit tout cela, sans quoi il faudroit renoncer au mercure parce que ce minéral ayant été administré à un Vérolé qui étoit Scorbutique, auroit produit une salivation abondante, que rien n'auroit pû arréter, & qui auroit en peu de jour, conduit le malade au tombeau, il faudroit abandonner l'usage du Quinquina pour les fièvres, parce qu'un malhabile homme

homme confondant les cas où il eſt mauvais, l'auroit fait prendre dans les extrémités de l'éthiſie où il fait beaucoup de mal, on ſeroit forcé de proſcrire les préparations narcotiques pour calmer les grandes douleurs, parce qu'elles auroient été donneés mal à propos dans une ou pluſieurs contre indications. On devroit bannir de la médicine les vomitifs & les purgatifs, parce que les prémiers ayant été donnés à des corps très pléthoriques, ſans avoir eû la précaution de leur vuider le ſang, auroient produit des hémoragies, & que les ſeconds ayant été adminiſtrés ſans aucuns ménagemens pour les forces du malade, auroient occaſioné des ſuper purgations mortelles; enfin ſi l'on devoit juger de l'excellence des choſes par les effets que le mauvais employ leur fait quelquesfois produire, on ſeroit bientôt condamné à refuſer les bienfaits les plus grands de la nature, & l'on en viendroit ſans doute à cet excès de démence, de ne plus oſer ouvrir les paupières à l'aſpect du Soleil, parceque quelques téméraires ayant oſé

fixer

fixér ſes rayons, en auroient été aveuglés.

Les accidens conſéquens doivent encore être attribués à l'Opérateur s'il a mal préparé ſon ſujet. Ce vice dans la préparation conſiſte en deux excès bien contraires. L'un eſt de préparer trop, & trop longtems, l'autre de ne point préparer asſés, ou point du tout. Il en eſt un troiſieme qui réunit les inconvéniens des deux autres qui eſt de préparer mal : tout cela demande à être détaillé.

1°. On prépare trop & trop longtems, ſi par les ſaignées & les évacuans, on réduit le malade dans un étât de foibleſſe peu différent de la maladie elle même. Si au lieu d'une ſaignée & d'une medecine légere qui accompagnées d'un régime ordinaire ſeroient ſouvent ſuffiſantes, on lui fait au contraire des ſaignées copieuſes & fréquentes, on le purge ſouvent, & avec des catharctiques puiſſans, on le tient à une diête ſévère, ou ſi ſans l'affoiblir ſi rapidement, on le mine peu à peu par des petites ſaignées, par des purgations dou-

ces, par des potions rafraichiſſantes qui ſtupeſient le ſang, par un régime qui ne répare pas. Dans l'un & l'autre cas on verra le malade lorsque le remede voudra opérer tomber dans un étât de langueur, que produiront nécеſſaiJement la moleſſe du ſang & le relachement des nerfs. Alors on fera très bien d'avoir recour aux ſtimulans aux cordiaux & diaphorétiques, ſoit pour donner aux nerfs une ſecouſſe qui en reveillera le jeu & l'action, ſoit pour ranimer & vivifier le ſang qui ſemble dans ce facheux étât, faire des efforts impuiſſans pour ſortir de l'éſpece d'annéantiſſement dans lequel on l'a réduit.

2°. On prépare trop peu, ou on ne prépare point du tout. 1°. Si on ſe contente de ſaigner légèrement une perſonne qui annonce une plétore extraordinaire dans les vaiſſeaux, & ſi on ne donne qu'une médecine légère pour évacuer un corps farci de mauvaiſes humeurs, alors on ne ſera point ſurpris de voir le ſujet inoculé ſe plaindre des maux de tète & de reins des plus violens, éprouver des vertiges fréquens

quens, des douleurs aigues dans le dos & la poitrine, un aſſoupiſſement inquiet & légèrement couvulſif, des ſueurs imparfaites, des maux de cœur, des ſaignemens de nez, des éréſipeles au viſage, & qui ſe répandent quelques fois dans toute l'habitude du corps, des fievres avec des ſimtomes qui épouvantent, comme la grande chaleur, l'oppreſſion & le délire.

On remarquera les mêmes accidens dans ceux qui n'ont point été préparés du tout, & ils ſeront proportionnés au dégré de préparation qui leurs auroit été néceſſaire, & qui leur aura manqué. Alors quelles allarmes pour l'Inoculateur qui tremble à chaque inſtant dans l'attente que ſon remède & ſa perſonne vont être deshonorés, quelles inquiétudes pour une famille qu'on auroit du prévoir. Quel déſespoir pour le malade, qui déplore ſa malheureuſe déſtinée d'être paſſé ſi rapidement par l'effet d'une confiance qu'il regrette, de l'étât de la ſanté la plus ſolide à celui d'une maladie qui le précipite dans l'affreuſe incertitude de l'événement. Celui là même qui

ne jouiſſoit avant l'opération que d'une ſanté foible ou chancelante la compare avec ſon état actuel, & cette comparaiſon lui arrache des larmes bien amères.

Je conviens que tous ces accidens ne ſe trouvent pas continuellement dans le même ſujet. J'avoue encore qu'il s'en rencontre qui n'en eſſuyent que quelques uns & même aſſés légèrement pour qu'un homme expert n'en ſoit pas épouvanté. Je ſerai même d'accord ſi l'on veut, (je ne l'ai cependant jamais vû) qu'il s'en trouve qui n'annoncent aucun des ſimtômes, dont je viens de faire mention, en poura-t-on conclure, que ceux qui ne préparent point ou préparent peu font bien, non aſſurement. Car pour que cette conſéquence fut vraye, il faudroit nier que ces accidens ne ſont jamais arrivés, & qu'ils ne peuvent plus exiſter, hors c'eſt ce que perſonne de bonne foy, qui aura la moindre connoiſſance de l'Inoculation, n'oſera jamais entreprendre de prouver; parconſéquent nousnous trouverons fondés à faire un raiſonnement capa-

capable de fixer la prudence de tout le monde à cet égard.

L'Inoculation administrée avec les précautions convenables, si on en excepte les cas de surprise qui sont infiniment rares, est un Spécifique doux & facile dans ses effets pour garantir à jamais les hommes du fléau de la petite Vérole.

Cette même Inoculation employée sans précaution & sans les préparations convénables, peut devenir un rémede inquiétant & douloureux dans sons Opération, & qui ne garantit de la petite Vérole naturelle, que pour en déguiser le Virus en d'autres maux souvent plus longs & plus terribles.

Je laisse à l'Homme Prudent à décider sur ces deux partis.

Enfin on prépare mal le malade si on lui donne des rémèdes peu propres a le disposer à l'Opération, ou si on lui donne une trop grande liberté de régime. Celà revient à peu près aux excès de préparer trop, ou ne point préparer du tout.

Les accidens conséquens qui viennent

de la faute du sujet ont leur source dans une cause passée ou présente. Passée criminelle, si se croyant ou soupçonant atteint d'une maladie, il s'est obstiné à la cacher; innocente, si faute d'expérience, il n'a réellement eû le moindre soupçon d'être malade. Mais je dois faire observer que ce cas doit arriver bien rarement avec un Médecin routê par une continuelle expérience dans les maladies des jeunes gens, même dans celles du Sexe, malgré le peu de décence qu'il y auroit à lui faire de certaines questions.

La cause est présente quand le malade observe mal le régime, alors les événemens seront plus ou moins facheux, 1°. suivant la qualité & les dégrés de la maladie, 2°. à proportion du mauvais régime, 3°. enfin à raison de la maladie, de ses dégrés, & du mauvais régime tout ensemble. Car celà peut se rencontrer à la fois dans des sujets indociles qui se persuadent qu'un Médecin s'amuse, quand il leurs préscrit des rémedes, & des régles du conduite.

Au

Au reste, tout ce qui peut résulter de ces accidens a été suffisamment expliqué dans les articles précédens. Il semble donc qu'il n'y a plus rien à dire sur cette matière. Mais je ne puis me refuser encore à quelques réflexions, qui comme autant de conséquences des principes que j'ai posés, termineront cet ouvrage.

I. L'Inoculation étant un rémede doux, innocent, & certain. Il n'y a aucune raison de prudence, de dégoût, ni de conscience à y opposer.

II. Cependant ceux qui ne peuvent vaincre leurs scrupules sur l'usage de ce Spécifique, ne doivent point être molestés par ceux qui s'en servent; ce qui n'arrive que trop par la liberté qu'on donne aux malades qu'on traite, de promener la contagion par toute une Ville.

III. Cette conduite est contraire à la prudence qu'on doit à ses malades, à la religion, & à l'humanité.

IV. Le peu de ſoin qu'on a pris d'inſtruire le peuple ſur la bénignité de l'Inoculation à fortifié & perpétué ſes préjugés. L'exemple des grands ne lui a fait d'autre ſenſation que celle des modes qu'il ne croit jamais faites pour lui.

V. Ceux qui ſervent les Pauvres, ſoit par charité, ce qui eſt digne des plus ſublimes éloges, ſoit par devoir feroient d'autant plus de bien de faire ſentir à ces malheureux l'importance du Spécifique, que la petite Vérole fait plus de ravages parmis eux. On ménageroit par là bien des ſujets à l'étât. Cette portion qu'on néglige, parce qu'elle eſt indigente, mérite quand on y réfléchit en vrai citoyen des attentions bien diſtinguées, c'eſt le thréſor de la ſociété. C'eſt elle qui lui fournit des bras pour la manipulation la plus eſſentielle de toutes les parties qui organiſent un empire.

VI. L'Inoculation bien adminiſtrée détruit radicalement le Virus Variolique, mal conduite, elle fait dégénerer le Virus en

diffé

différens maux facheux, & dont quelques uns ſont mortels. Il s'enſuit donc 1°. que l'Inoculation bien ou mal adminiſtrée, pourvû qu'on ait fait paſſer la ſpécifique dans le ſang s'oppoſe, pour toujours à la petite Vérole. 2°. Qu'il eſt de la plus grande conſéquence que ce rémede ſoit adminiſtré avec toute la prudence & l'expérience poſſible, puisque faute d'être bien conduit il peut faire beaucoup de mal. Mais cet inconvénient lui eſt commun avec beaucoup d'autres rémedes.

VII. Quoique le préſervatif indiqué pour prévenir la malignité de la petite Vérole, ne ſoit point auſſi ſur que l'Inoculation, cependant il y a beaucoup de cas ou on peut le lui ſubſtituer, & d'autres où on doit le lui préférer.

VIII. Les Inoculateurs ne doivent jamais s'attendre à une confiance générale, tant qu'ils ne feront point d'accord ſur l'emploi certain de l'Inoculation. Car de même que les ennemis du mercure, n'ont

baiſſé la lance que depuis que ſon emploi réduit à une forme ſimple & invariable a eû des ſuccès que les pirrhoniens les plus déterminés n'ont pu revoquer en doute, de même auſſi les Anti-Inoculateurs ne rendront les armes, que lorsqu'une méthode fondée ſur les principes les plus doux & les plus prudens aura donné à l'Inoculation une marche heureuſe, conſtante & uniforme, ce qu'on n'obtiendra jamais, tant qu'on donnera dans les opinions, ou plus tôt dans les *Modes* qui ruinent auſſi rapidement les Santés que les Bourſes.

F I N.



ERRATA.

Pag. 3. Ligne 2. petite Vérole; lorsque
Lisés, petite Verole lorsque

Pag. 9. Ligne 22. respecter
Lisés respectable

Pag. 28. Ligne 9. hors
Lisés or

Pag. 31. Ligne 17. hors
Lisés or

Pag. 34. Ligne 34. hors
Lisés or

Pag. 72. Ligne 10. Inconvenieurs
Lisés Inconvéniens

Pag. 76. Ligne 18. reignoit
Lisés regnoit

Pag. 81. Ligne 18. cofience
Lisés confience

Pag. 89. Ligne 16. hors
Lisés or

Pag. 93. Ligne 22. le Virus
Lisés la matiere

Pag. 109. Ligne 6. aller
Lisés alors